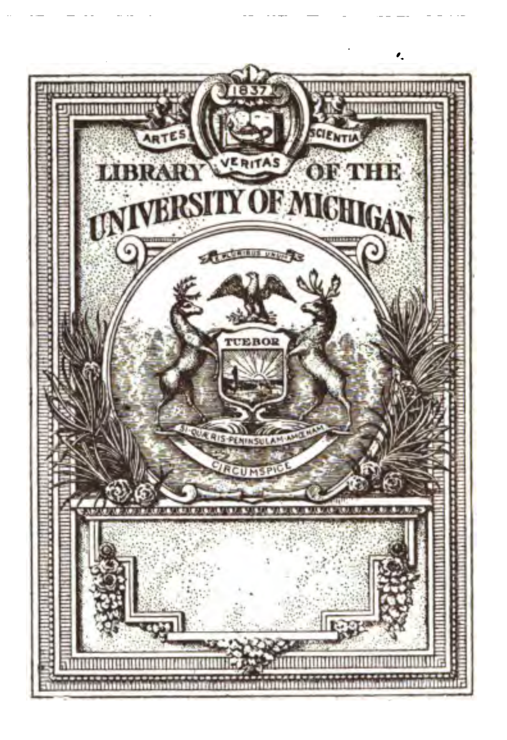

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

26. M.

Jules Lemaître
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Quatre Discours

Racine et Port-Royal
Les Prix de Vertu
Réponse à M. Berthelot
Aux Femmes du Monde

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15

1902

ES ÉDITEURS

temporaire de 20 %

sion du Syndicat des Éditeurs
du 27 juin 1917

AIRIE BOIVIN ET Cie

QUATRE DISCOURS

QUATRE

DISCOURS

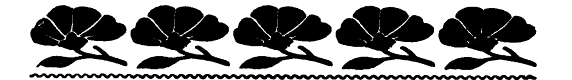
PAR

JULES LEMAITRE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
(ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie)
15, Rue de Cluny, 15
1902

RACINE ET PORT-ROYAL



RACINE ET PORT-ROYAL

DISCOURS PRONONCÉ A PORT-ROYAL

Le 25 Avril 1899

MESSIEURS,

Il y a des fêtes commémoratives de grands hommes, où sans doute on se rend volontiers, mais avec le sentiment qu'on apporte à l'accomplissement d'un devoir un peu austère. C'est qu'il y a, en effet, des personnages illustres dont on conçoit l'utilité ou la grandeur plus qu'on n'en ressent le charme. On célèbre comme des

abstractions les vertus ou les facultés intellectuelles qu'ils représentent. On leur est reconnaissant par réflexion. — Mais, nous, Messieurs, il me semble que nous apportons à cette cérémonie une émotion sincère, spontanée, de l'amitié, de la tendresse, et que la fête de Racine, du poète incomparable des passions amoureuses, nourri dans l'amour de Dieu et mort dans cet amour retrouvé, est, de toutes les façons, une fête d'amour.

Tout conspire ici à pénétrer nos cœurs de souvenirs et de sentiments délicieux et rares. Cette vallée de Port-Royal est un des coins de la France les plus augustes, les plus imprégnés d'âme. C'est une terre sacrée.

Car, d'abord, cette vallée a abrité la vie intérieure la plus intense peut-être qui ait été vécue dans notre patrie. Là ont médité et prié les âmes les plus profondes, les plus repliées sur elles-mêmes, les

plus obsédées par le mystère de leur destinée spirituelle. Nulles, dans ce vertige de l'esprit attentif à son propre gouffre, n'ont paru douter davantage de la liberté humaine, et n'ont pourtant montré une volonté plus forte. Et ces solitaires ont gagné la sympathie même des personnes les plus éloignées de croire, de sentir et de concevoir la vie comme eux, parce que leur humilité et leur anéantissement devant Dieu n'empêcha point ces excessifs théologiens de la grâce d'opposer les plus fières résistances aux entreprises injustes des pouvoirs publics et de ce que l'un d'eux appelait les « grandeurs de chair ».

Mais, d'un autre côté, cet asile de l'ascétisme janséniste fut le berceau du génie qui fit les plus belles peintures et les plus harmonieuses de ces passions de l'amour, de ces « mouvements désordonnés » contre qui tant de saintes âmes

luttèrent ici dans une anxieuse pénitence. Cette terre, nourrice de sainteté, fut aussi mère de beauté, et de la plus émouvante et de la plus séductrice de toutes.

Et enfin le plus doux paysage français, fleurs, ombrages, eaux légères, courbes du sol et ondulations caressantes, ciel tendre et souvent mélancolique, enveloppe ces souvenirs de religion et d'art qui sont entre les plus grands de notre tradition nationale. Ces feuillages sont « bien nés ». Ces arbres sont les petits-fils de ceux qui ont ombragé les deux têtes merveilleuses et chères où sont écloses les *Pensées* de Pascal et les tragédies de Racine. Et nous songeons que, lorsque le génie de la France aura accompli son œuvre, — dans longtemps, bien longtemps, — d'autres feuillages, descendants de ces arbres-ci, s'inclineront sur les fronts d'une humanité dont nous ne prévoyons pas les conditions d'existence, mais qui,

si elle n'est retournée à la barbarie primitive, continuera d'être inquiète dans son esprit comme Pascal et troublée dans son cœur comme Racine. Et tout cela, religion, art, nature, s'accorde pour former en nous un mélange d'impressions si fortes que nous plions sous elles et que nous ne saurions les définir.

Pardonnez-moi, Messieurs : vous attendez de moi autre chose que l'expression de cette sorte de « liquéfaction inté rieure », pour parler comme le XVII[e] siècle, devant des images trop belles. Je vous dois des paroles plus précises : j'essaierai de les trouver.

Port-Royal et Racine..., le jansénisme et *Phèdre*... Je voudrais vous dire, Messieurs, qu'à aucun moment ceci n'a contredit cela ; que non seulement pendant sa pieuse adolescence et sa maturité dévote, mais dans le temps où il donnait ses tragédies et vivait avec des comédiens

et même avec des comédiennes, Jean Racine fut de Port-Royal, et que, de sa naissance à sa mort, Port-Royal l'enveloppa tout entier.

Jean Racine avait quinze ans quand il sortit du collège de Beauvais pour entrer ici, dans la maison des Granges. Il y poursuivit ses études avec huit ou dix autres enfants sous la direction de MM. Lancelot, Nicole, Hamon. Ces messieurs l'entourèrent de soins particuliers en souvenir du refuge que les solitaires persécutés avaient trouvé, seize ans auparavant, chez sa grand'tante Vitard, à la Ferté-Milon. Sa tante Agnès était cellérière au monastère des Champs, et sa grand'mère, Marie des Moulins, s'y était retirée après son veuvage. Il était donc, à beaucoup de titres, l'enfant de la maison. Il était « le petit Racine » de M. Antoine Lemaître.

Voici les bois où il promenait ses rêveries d'enfant, où il lisait les tragédies d'Euripide, et quelquefois les *Amours de Théagène et de Chariclée*. Il était sensible à la beauté de la terre et du ciel, du moins dans ses aspects paisibles et ordonnés : les *Sept Odes à Port-Royal* sont des paysages d'une forme puérile, mais d'une émotion vraie. Il continua, au dire de La Fontaine, « d'aimer extrêmement les fleurs, les jardins, les ombrages » ; et c'est lui, dans les *Amours de Psyché*, qui retient ses amis pour assister aux féeries du soleil couchant.

Il était tout sentiment. Et l'austérité même de l'éducation religieuse qu'il reçut ne fut point pour affaiblir sa puissance d'aimer. Le ressort secret de l'ascétisme est encore l'amour ; toute énergie morale est de l'amour transformé. Ses maîtres étaient, sous la sévérité de leurs dehors, des hommes de tendresse. Il est

remarquable que le peintre le plus profond de l'amour humain ait été élevé par les hommes qui ont le plus aimé Dieu et avec le plus de désintéressement, puisqu'ils craignaient toujours que Dieu ne le leur rendît pas, et qu'ils vivaient dans le tremblement de n'avoir pas la grâce.

Son adolescence est gentille, badine, un peu frondeuse, — inquiète de l'amour. Chez son oncle le chanoine, à Uzès, dans ce Midi encore espagnol, il fait cette remarque : « Vous savez qu'en ce pays-ci on ne voit guère d'amour médiocre ; toutes les passions y sont démesurées. » Peut-être se souviendra-t-il de ces Hermiones et de ces Roxanes à foulard rouge.

Entre vingt-cinq et trente-sept ans, il mord tant qu'il peut aux fruits de la vie : vaniteux, irritable, ingrat même, dissipé, tout proche de la débauche (vous vous rappelez ces soupers dont parle Mme de Sévigné : « Ce sont des diableries »)... et

tout cela ensemble ne veut pas dire méchant. C'est durant cette période qu'il écrit ses tragédies, si douces et si violentes, et qu'il crée ses délicieuses femmes damnées...

Femmes damnées, en qui la grâce attique abonde... mais à qui la grâce de Dieu a manqué. Sentez-vous, Messieurs, reparaître ici Port-Royal? — Le marguillier Corneille était un orgueilleux païen, un intrépide optimiste, une sorte de stoïcien mégalomane. Il inventait des volontés sûres d'elles, héroïques, parfois monstrueuses sans le savoir. Mais Racine est un pessimiste chrétien. Son théâtre est d'un homme qui ne croit ni à la bonté de nature humaine ni à l'efficacité de la volonté toute seule contre les tentations de la chair et du cœur. Il voit l'homme laissé à ses propres forces comme le voyaient ses bons maîtres, lesquels, par leur défiance de la nature et l'observation

rigoureuse où cette défiance les engageait, étaient déjà de si véridiques psychologues. Le christianisme, et spécialement celui qu'on pratiquait ici, a toujours été un grand maître de vérité en littérature.

Ainsi Port-Royal est sensible encore dans les parties mêmes de l'œuvre de Racine dont on le pourrait croire le plus absent. C'est sans doute parce qu'il eut du génie, mais c'est aussi parce qu'il avait reçu les enseignements de ces Messieurs que le poète de Roxane et d'Eriphile sut faire des peintures de la passion si terribles et si vraies. En sorte que c'est à Port-Royal après Dieu qu'il dut, avec son salut éternel, son originalité d'auteur dramatique ; c'est à Port-Royal qu'il dut, en quelque façon, de renouveler la tragédie et d'être le plus grand peintre réaliste des passions de l'amour.

Car nulle part avant lui on n'avait vu

l'amour-fureur, l'amour-maladie, pousser irrésistiblement ses victimes à la folie, au meurtre, au suicide, à travers un flux et un reflux de pensées contraires, par des alternatives d'espoir, de crainte, de colère, de jalousie, parmi des raffinements douloureux de sensibilité, des ironies, des clairvoyances soudaines, puis des abandons désespérés à la passion fatale, un art merveilleux à se faire souffrir, une incapacité pour leur « triste cœur » de « recueillir le fruit » du crime dont elles sentent la honte, — tout cela exprimé dans une langue unique de souple précision et de hardiesse d'abord inaperçue, par où, démentes lucides, elles continuent de s'analyser au plus fort de leurs agitations, et qui revêt d'harmonieuse beauté leurs désordres les plus furieux, — au point qu'on ne sait si on a peur de ces femmes ou si on les adore...

Il s'aperçut lui-même un jour, avec épouvante, qu'il les adorait. Ce fut à l'occasion de *Phèdre*, tragédie janséniste par l'esprit et les conclusions, si étrangement séduisante dans sa forme. Le grand Arnauld, dont Racine avait commencé à se rapprocher, ne vit que les conclusions. Il disait naïvement : « Il n'y a rien à reprendre au caractère de Phèdre, puisque, par ce caractère, le poète nous donne cette grande leçon que lorsque, en punition de fautes précédentes, Dieu nous abandonne à nous-mêmes et à la perversité de notre cœur, il n'est point d'excès où nous ne puissions nous porter, tout en les détestant. » Le malheur, c'est que nous ne voyons pas du tout ou que nous oublions parfaitement « en punition de quelles fautes précédentes » Phèdre est entraînée au péché. Nous voyons seulement qu'elle y est entraînée quoi qu'elle fasse. Elle nous semble réellement irres-

ponsable, et plus douloureuse, et par suite plus intéressante par la conscience inutile qu'elle a de son péché. Elle ne nous inspire plus qu'une pitié amoureuse. Et ainsi, tandis qu'il pensait nous démontrer la nécessité de la grâce, Racine n'est arrivé qu'à nous démontrer la fatalité terrible et délicieuse de la passion.

Or, tandis qu'il offrait aux hommes assemblés des spectacles d'une volupté noble, mais si pénétrante ! toutes les religieuses et les saintes femmes de sa famille (il y en avait beaucoup), et le bon M. Nicole, et le bon M. Hamon, priaient pour l'enfant égaré... Et c'est pourquoi, un jour, le Port-Royal de son enfance lui remonta au cœur. C'est pourquoi il connut que, sa tragédie avait beau être chrétienne de l'aveu même d'Arnauld, Phèdre y était trop charmante, et qu'il pouvait y avoir, dans la description la plus véridique et en apparence la moins com-

plaisante des troubles issus de la chair, un sortilège de séduction contagieuse. Et c'est pourquoi enfin il accomplit le sacrifice le plus extraordinaire qu'ait enregistré l'histoire de la littérature : il renonça au théâtre en pleine gloire ; il tua, dis-je, en lui l'homme de lettres, à trente-huit ans, parce que Phèdre était décidément plus troublante qu'il ne l'avait voulu.

Et ainsi, parce que, secrètement et sans qu'il s'en doutât, Port-Royal n'avait cessé de l'inspirer, Port-Royal le reconquit.

Ce qui me touche, c'est que la consommation de ce sacrifice inouï laissa en lui des faiblesses. Il ne veut plus travailler pour le monde : mais, un jour, il commence, avec Boileau, l'opéra de *Phaéton* pour M[me] de Montespan. Je crois qu'il lui fut très agréable d'écrire *Esther* et *Athalie*,

parce qu'il les écrivait pour des jeunes filles. Une fois, aux répétitions d'*Esther*, on le surprend tamponnant avec son mouchoir les yeux d'une de ses jolies interprètes, que ses critiques avaient fait pleurer.

Esther et *Athalie*, chefs-d'œuvre singuliers, où le poète accorde enfin son art et sa piété, où les profondes inventions de son génie dramatique s'accompagnent de chastes cantiques de jeunes filles, où la Muse violente de la tragédie paraît enveloppée des voiles neigeux et ceinte des bleus rubans d'une élève du catéchisme de persévérance. *Esther* et *Athalie*, œuvres virginales et pareilles à deux lys, l'un frêle et fier, l'autre fort et magnifique. — Là encore, Port-Royal estprésent par toutes sortes de réminiscences et d'allusions quasi involontaires : la tragédie d'*Esther* est toute pleine desimages de Port-Royal persécuté et de ses filles

gémissantes ; dans *Athalie*, Eliacin, c'est un peu, et sans que l'humilité du poète l'ait cherché, Racine enfant ; et le grand prêtre semble porter en lui l'âme sublime et intérieurement invincible des anciens habitants de ce cloître dévasté.

Et dès lors, de plus en plus, Racine s'épure. Ses lettres à son ami Boileau, à son fils Jean-Baptiste, d'une simplicité si vraie, respirent la plus rare beauté morale ; et quelle tendresse sous cette forme prudente et contenue, imposée par la politesse du temps et par la pudeur chrétienne ! A la fin d'une lettre à Boileau, il fait cet aveu : « Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste. Et il me semble, à parler franchement, qu'il ne me reste presque plus que vous. Adieu. Je *crains de m'attendrir follement* en m'arrêtant trop sur cette réflexion. »

Ses amis l'accusaient d'être trop bon

courtisan. Et pourtant il restait publiquement l'ami des jansénistes. Il prêtait sa plume aux religieuses ; il négociait pour elles. Il recommençait, dans ce parc, les promenades de son enfance. Tous les ans, il y menait sa famille à la procession du Saint-Sacrement. Il voulut être enterré dans le cimetière de Port-Royal des Champs, au pied de la tombe de M. Hamon, le plus humble de ses anciens maîtres. De bonne heure, il s'abstint, par scrupule religieux, lorsqu'il était à la cour, d'aller à l'Opéra et à la Comédie... Seulement, voilà ! il avait l'imprudence d'aimer le roi.

Les méchants ont raconté qu'il mourut d'avoir déplu à Louis XIV. S'il en mourut, il eut tort, mais il ne craignit pas en effet de déplaire. On est à peu près d'accord aujourd'hui pour en revenir, toutes hypothèses épuisées, au récit de son fils Louis, à ce *Mémoire* sur la misère du

peuple, confié par Racine à Mme de Maintenon. Au fait, on le voit, dans toute sa correspondance des dernières années, très libéral et aumônier, d'ailleurs fort simple de mœurs. Les paysans de Port-Royal s'adressaient à lui pour leurs affaires. Il était l'ami de Vauban. Quand il écrivait ce vers :

[pour juge,
Entre le pauvre et vous, vous prendrez Dieu

il en concevait tout le sens.

Il fut un père de famille adorable. Il éleva toute une nichée de colombes : Marie, Nanette, Babet, Fanchon, Madelon. Marie, novice aux Carmélites à seize ans, rentra à la maison, finit par se marier : âme ardente et tourmentée, tantôt à Dieu, tantôt au monde. Nanette fut Ursuline ; Babet aussi, après la mort de son père; Fanchon et Madelon moururent filles, assez jeunes encore et tout embaumées

de piété et de bonnes œuvres... Racine sanglotait à la vêture de ses deux aînées, quoiqu'il sût bien que, par les leçons dont il les avait nourries, il était sans le vouloir le vrai prêtre de ce sacrifice...

Ainsi l'auteur de *Bajazet* et de *Phèdre*, le plus savant peintre des plus démentes amours terrestres, — continuant toujours d'aimer, mais d'autre façon, — paya sa dette à Dieu en lui donnant quatre vierges, et, faible et grand jusqu'au bout, mourut peut-être d'un chagrin de courtisan, mais d'un chagrin qu'il s'attira pour avoir eu trop indiscrètement pitié des pauvres. Vie exquise que celle où l'amour et tous les amours s'achèvent en charité.

Il faut revenir à ce verset de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui semble traduit de Platon : « L'amour aspire à s'élever... Rien n'est plus doux ni plus fort que

l'amour... Il n'est rien de meilleur au ciel et sur la terre, parce que l'amour est né de Dieu et qu'il ne peut se reposer qu'en Dieu, au-dessus de toutes les créatures. » Et c'est là toute l'histoire de l'âme, longtemps inquiète, lentement pacifiée, de Jean Racine.

Au cimetière idéal des grands poètes, je placerais sur son tombeau une figure de femme pleurante, et qui représenterait, à volonté, sa Muse tragique, ou son âme elle-même. Elle serait chaste et drapée à petits plis. Et, sur sa pierre funèbre, je graverais en beaux caractères le mot de Mme de Maintenon : « Racine, qui veut pleurer, viendra à la profession de sœur Lalie » ; le mot, un peu risqué, de la joviale Sévigné : « Il aime Dieu comme il aimait ses maîtresses » ; le mot de Racine lui-même, recueilli par La Fontaine : « Eh bien ! nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! ».

et ce vers du premier de ses quatre *Cantiques spirituels* :

> Si je n'aime, je ne suis rien.

Cette vie si vraiment humaine, si pleine de belles larmes et de faiblesses et d'héroïsme, vous avez vu, Messieurs, que Port-Royal l'encadre et la pénètre toute. C'est du moins ce que j'aurais voulu particulièrement vous montrer. Non seulement Port-Royal le nourrit et, après vingt ans de séparation, le recueille, le purifie et l'apaise ; mais encore c'est la description de l'homme naturel selon Port-Royal qui compose le fond solide et fait l'énergie secrète de ses mélodieuses tragédies. En sorte qu'on peut dire que le théâtre de Racine est la fleur profane et imprévue du grand travail de méditation religieuse et de perfectionnement intérieur qui s'est accompli, il y a deux

siècles, dans ce jardin, parmi ces ruines où ont battu de si fermes cœurs, — honneur austère de notre race, comme Racine en est à jamais l'honneur charmant.



RAPPORT

SUR

LES PRIX DE VERTU



LES PRIX DE VERTU

Discours prononcé à l'Académie Française

Le 22 Novembre 1900

MESSIEURS,

Il y a un jour dans l'année où l'Académie est rappelée à l humilité ; un jour aussi où elle s'interdit l'ironie. C'est le jour où elle décerne les prix de vertu.

Ce jour-là nous récompensons des actes de dévouement et de charité dont nous serions très probablement incapa-

bles. Cela ne signifie point, d'ailleurs, que cet office soit tout à fait contraire ou étranger à la destination première de cette Compagnie, ni que la pensée du digne M. de Montyon soit entièrement dénuée de justesse. L'appréciation de la beauté littéraire n'est pas une trop mauvaise préparation au discernement et au jugement de la beauté morale. La secrète parenté du beau et du bien vous est connue. Une bonne action est toujours belle. Il y a une grâce ou une noblesse, même physique, dans le geste qui protège, qui sauve, qui berce, qui panse les plaies, ou qui sollicite pour autrui. Une statue de la Charité est belle par l'harmonie de son front penché et de ses bras qui enveloppent. L'expression de la bonté dans les yeux est une beauté qui transfigure les plus pauvres visages.

L'effort est beau par l'appropriation des moyens à une fin ; plus beau quand cette

fin est plus haute : et l'acte de vertu est un effort vers la plus haute des fins. — En littérature même, sans doute il ne suffit pas d'avoir une belle âme pour faire des chefs-d'œuvre, et la forme est l'indispensable condition de la beauté, mais le fond y ajoute encore quand il est pur. La qualité morale des sentiments de Rodrigue et de Chimène, et celle des sentiments de Pascal, ne laissent pas de contribuer à la beauté totale du *Cid* ou des *Pensées*. Les chefs-d'œuvre les plus sûrement émouvants sont ceux dont l'effort vertueux fait la matière. Cela se peut expliquer. L'ordre est un des éléments de la beauté littéraire ou plastique. Or l'acte vertueux, l'acte de subordination libre de l'individu soit à un idéal, soit aux intérêts de la communauté, c'est de l'ordre aussi, c'est comme une contribution héroïque à l'ordre social, à l'harmonie humaine.

Une action vertueuse, c'est donc l'œuvre d'art permise à ceux qui ne sont pas artistes. C est le plus beau des poèmes, et c'est un poème que tout le monde peut faire, même les plus déshérités des biens terrestres, et même les plus ignorants, qui, du coup, se rendent vénérables aux plus habiles et aux plus savants, et leur deviennent supérieurs. Oui, le plus simple peut se dire, — et se dirait, si l'humilité ne faisait partie de sa vertu : — « Je vaudrai, si je veux, autrement, mais autant que le plus grand homme du monde. » Et c'est très bien ainsi ; sans cela l'inégalité des intelligences et des destinées serait trop dure.

Non, certes, qu'une intelligence ferme et lucide ait manqué aux trois religieuses Ursulines de France qui, il y a une trentaine d'années, débarquèrent dans l'île grecque de Tinos : mais le principal tré-

sor qu'elles apportaient avec elles, c'était un cœur brûlant de charité. Elles savaient qu'il y avait là une petite population de catholiques très pauvres, et le désir leur était venu de secourir ces frères délaissés.

« Elles ne possédaient rien dans l'île, elles n'avaient pas derrière elles l'appui d'une maison-mère, car, dans leur ordre, chaque maison est indépendante et doit vivre de ses ressources ; elles ne trouvaient pour les accueillir ni religieuses ou religieux français, ni consul, ni famille établie et bien posée dans le pays. C'était presque une gageure contre le bon sens que l'entreprise de fonder à Tinos une maison d'éducation française... »

Vous savez, Messieurs, que, depuis quelque temps, on prêche beaucoup aux Français l'énergie, l'esprit d'initiative. On dit que nos industriels et nos commerçants n'osent pas assez, qu'ils redoutent

trop les risques et l'inconnu. Voilà un reproche qu'on n'adressera pas à nos congrégations. Sans doute, c'est une bonne condition, pour oser, que de ne rien attendre pour soi-même. On comprend qu'un commerçant soit plus prudent qu'un religieux. Il n'en est pas moins vrai que la hardiesse sainte de ces bonnes sœurs, les audaces de leur activité pieuse pourraient servir d'exemple à l'activité profane de nos chefs d'industrie et de négoce. Les explorateurs et les congréganistes, voilà les deux catégories héroïques de nos coloniaux.

« Donc, les premières semaines furent terribles pour les Ursulines de Tinos. Leur premier asile fut une maison délabrée, où le vent entrait par les fenêtres sans vitres, la pluie par le toit disjoint ; la fièvre les y suivit ; et c'est dans ce dénuement, dans cet abandon moral, que les courageuses sœurs commencèrent

leur apostolat de charité et d'enseignement. La maison, mise en état tant bien que mal, s'ouvrit aux orphelines et aux élèves; et, n'ayant rien pour elles-mêmes, ne sachant pas toujours de quoi elles souperaient le soir, elles trouvaient moyen de donner aux autres.

« Par quelles merveilles d'économie, de patience, par quelle folie de confiance elles sortirent d'embarras, agrandirent la maison, achetèrent un terrain, s'établirent chez elles, et, d'année en année, parvinrent à former une institution modèle, dont la réputation est universelle en Grèce, c'est le secret de la charité et du dévouement. »

Il ne leur fallut pas moins de politique, une politique faite à la fois de sincérité, de finesse et de fermeté, pour calmer la défiance du clergé orthodoxe de l'île. Vous vous rappelez peut-être, Messieurs, ces paroles frappantes de

l'évêque de Pékin, Mgr Favier : « Croiriez-vous que sur cinq mille élèves instruits par nos Pères, nous n'avons pas eu, en dix ans, une seule conversion ? Est-ce beau ? » Oui, cela est beau, car cela signifie le scrupuleux respect de la liberté des âmes, et aussi que la foi n'est pas impatiente, qu'elle sait attendre, qu'elle a de longs desseins et de longs espoirs.

Tels sont aussi les sentiments des Ursulines de Tinos. « Elles ont si bien rassuré les consciences en fuyant tout prosélytisme, qu'en dépit de la loi qui interdit aux institutions étrangères de prendre des pensionnaires orthodoxes, les familles ont envoyé leurs enfants au monastère de Lutra, et le gouvernement a fermé les yeux. La dignité de leur vie, la valeur reconnue de l'éducation morale et de l'instruction qu'elles donnent, le bien qu'elles font en recueillant, nourris-

sant, habillant, instruisant les orphelines, en visitant et assistant les malheureux, ont si fermement établi leur autorité et les font tant aimer, que personne n'oserait plus les attaquer, en face du moins.

« Elles enseignent le français à plus de cent jeunes filles ; elles font connaître notre histoire, elles apprennent à lire nos grands écrivains, elles honorent et font aimer la France. »

Si le français est encore parlé par cinquante-huit millions d'individus, l'allemand est parlé par quatre-vingts millions, l'anglais par cent seize millions. La proportion était inverse au siècle dernier. L'idée de ce rétrécissement de l'action française dans le monde est pour nous bien mélancolique.

Répandre notre langue, c'est répandre le génie et l'influence de notre patrie. Cette influence est restée puissante dans

cette Grèce, nourrice antique de nos esprits, et dont les derniers fils nous aiment comme nous les aimons, parce qu'ils sentent que c'est nous peut-être, qui, entre tous les peuples, avons le mieux profité des enseignements de leur mère, la Hellade de Sophocle, de Platon et de Phidias Mais nous avons, en Grèce même, des rivaux, Anglais, Allemands, singulièrement actifs et industrieux. Où leur commerce s'étend, pénètre aussi leur langue. En soutenant la nôtre, les Sœurs du monastère de Lutra contribuent à défendre nos dernières positions dans cet Orient qui fut nôtre, et ménagent peut-être, à notre négoce et à notre diplomatie, la possibilité de reconquérir ce qui paraît compromis.

Le gouvernement le comprend très bien. Il comprend qu'il ne peut toucher aux établissements religieux du dehors que pour les aider, les protéger, amé-

liorer leur matériel scolaire, perfectionner leurs méthodes, augmenter leurs moyens d'action ; et qu'il faut surtout montrer, en toute occasion, que l'on considère les fondateurs et les maîtres de ces établissements comme des Français, de bons et utiles Français : de sorte que les étrangers ne puissent douter que ces maisons catholiques sont, bien réellement, des « coins de France » et qu'elles vivent à l'ombre et sous la protection du drapeau. Bref, le gouvernement de la République n'a pas répudié, ici, la politique des précédents régimes. Nous ne pouvons que lui demander de faire encore mieux qu'ils n'ont fait, de continuer leur œuvre avec plus de méthode, sinon plus de générosité, et avec une sincérité entière, et telle que personne ne la puisse suspecter.

Les Ursulines de Tinos et leur supérieure Mme Lamidon, en religion Sœur

Marie du Précieux Sang, ont pour répondants le ministre de France à Athènes, tous les consuls de France à Syra, plusieurs officiers de notre marine, et le témoin le mieux informé et le plus autorisé de tous, notre confrère Homolle, l'éminent directeur de l'école d'Athènes. L'Académie est heureuse de décerner à Mme Lamidon un prix exceptionnel de 2.500 francs.

Tous ceux qui souffrent de ce qu'on appelle à tort notre décadence, et qui n'est que le malaise fiévreux d'un peuple précurseur et dont la destinée est de faire certaines expériences avant les autres peuples ; tous ceux qui croient que, depuis que la France est diminuée, il se commet beaucoup plus d'injustices dans le monde et que l'Europe a comme perdu sa conscience morale ; tous ceux pour qui c'est une douleur de ne pouvoir s'enorgueillir d'une patrie aussi grande et aussi forte qu'ils le voudraient pour le bien

même de l'humanité; tous ceux-là, c'est-à-dire, je pense, tous les Français, accueilleront de leurs applaudissements l'hommage rendu à la Sœur Marie du Précieux Sang, qui, là-bas, défend si bien les intérêts et l'honneur du nôtre.

Et voici un héroïsme d'un autre genre : celui de Sœur Madeleine, à Remancourt (Vosges). C'est là qu'en 1852, lors d'une terrible épidémie de choléra, elle faisait son apprentissage de charité, assistant les mourants dans les maisons désertées et ensevelissant, de ses mains de jeune fille, jusqu'à neuf cadavres en un même jour. Et, depuis, sa sublime « spécialité » a été de soigner les maladies particulièrement horribles, celles qui dégoûtent et épouvantent par leur odeur et leur aspect, les plaies purulentes, les chairs pourries qui s'en vont en morceaux. Les pages du dossier qui la recommandent

ressemblent à des visions de charnier; et j'offenserais inutilement votre délicatesse en vous rapportant le détail des témoignages qui nous décrivent les grandes actions obscures de cet ange des gangrenés et des cancéreux. C'est par elle, et par elle seule, que des malheureux, affligés de tels maux que nulle conception, même mystique, du monde, ne parvient pas à en rendre raison, ont vu se pencher sur eux des yeux de bonté, des yeux qui ne se détournaient pas, et, leurs plaies fraîchement pansées, ont eu quelques minutes d'allègement et sont morts peut-être en espérant encore.

Et tout cela ne l'empêchait pas de faire très bien sa classe, de donner des soins aux enfants pauvres; entre temps, de laver et de guérir des teigneux, d'élever chez elle, dans un grand panier à linge, deux petites jumelles délaissées, et de fonder un ouvroir où elle apprenait

aux fillettes la fabrication de la dentelle.

Appelée deux fois par ses supérieurs à une autre résidence, deux fois le maire, le curé et les habitants ont été la réclamer. Ils doivent célébrer prochainement les noces d'or de leur bienfaitrice. Nous sommes contents de nous joindre à eux en décernant un prix, sans ombre de proportion avec une si surprenante vertu, à celle qu'ils ont coutume d'appeler la « mère des souffrants ».

Cet élargissement de la maternité dans une âme vierge, nous la retrouvons chez Mlle Marie-Louise Prioul. Marie-Louise habite une petite maison dans le très pauvre et populeux quartier de Bourg-Léchange, à Fougères. De la fenêtre où elle tricotait elle voyait grouiller dans la rue des nichées de petits malheureux à l'abandon et qui ignoraient le chemin de la classe tout autant que celui de l'église. Ils lui firent pitié, surtout les petites

filles; et l'idée lui vint de leur donner sa vie. Peu à peu elle les attira chez elle; les premières apprivoisées amenèrent des camarades. A force d'industrie, Marie-Louise arriva à les habiller à peu près décemment, peignant les têtes embroussaillées, lavant et raccommodant les loques. Elle obtint qu'on les envoyât à l'école. Elle-même les conduisait à la messe et les promenait l'après-midi du dimanche.

Venaient les vacances, dix longues semaines, où, pendant que le père et la mère sont à l'atelier, l'enfant retourne au ruisseau. Marie-Louise inaugura, dans les deux petites chambres de sa maison, une sorte d'école ménagère. Elle apprit à « ses filles » la couture, le tricot, un peu de cuisine, — pas compliquée, — et surtout l'art de se trouver heureux avec le peu qu'on a.

Quand on la félicitait : « Il faut bien,

disait-elle, se rendre utile quand on le peut... Pensez ! ma sœur et moi, on est à l'aise, on a 1.000 francs de rente. » C'est sur ce revenu que les deux sœurs prélèvent la laine pour tricoter des bas aux fillettes, des vêtements pour les plus dénuées, et même les bonbons, dont on fait durer longtemps le bocal.

Des secours sont venus à Marie-Louise sans qu'elle les ait demandés. Dans la grande salle neuve dont elle est si fière s'agitent maintenant quatre-vingts petites filles de 8 à 15 ans. Elle les aime, les instruit, les sauve ou les préserve. Comme le dit un de ceux qui ont témoigné pour elle à son insu, « elle essaye d'arracher au vice, qu'elle ignore, de pauvres petites qui, pour la plupart, le connaissent déjà peut-être. »

Ce sont ses filles elles-mêmes qui, dans des lettres infiniment touchantes, nous ont demandé un de nos prix pour Marie-

Louise. L'une d'elles nous écrit : « Je ne suis qu'une simple ouvrière et je ne suis pas bien savante, mais j'apprends avec plaisir que Mlle Marie-Louise Prioul est portée pour une récompense... J'ai quatre sœurs, et elle nous a toutes gardées, et beaucoup d'autres, pendant que nos parents travaillaient à l'atelier. Aussi toutes les jeunes personnes l'aiment comme leur mère... Il faut, Monsieur, qu'elle soit récompensée, car elle le mérite bien, et nous autres nous en serions bien fières, car c'est son exemple et ses conseils qui ont fait de nous d'honnêtes filles. »

Je crois, Messieurs, que je ferai bien de ne rien ajouter à ce témoignage.

En continuant notre route, nous rencontrons, sans surprise, cinq institutrices laïques. — Rien de plus méritoire que la vie des jeunes filles envoyées, au sortir de l'École normale, dans quelque école de village. Trop souvent leur eu-

nesse connaît la solitude et l'ennui ; et ni les difficultés ni les tentations ne sont épargnées à leur inexpérience. Il leur faut beaucoup de dignité, de réserve, de prudence, de résignation. La plupart sont vouées au célibat. Elles doivent avoir les vertus des religieuses, sans le support d'une règle, sans le secours de la vie en commun avec une ou deux sœurs. Beaucoup se sauvent par le dévouement à leurs devoirs professionnels ; quelques-unes, en outre, par un dévouement passionné à leur famille indigente. Tel est le cas de Mlles Le Luherne, Martin, Deschamps, Asfaux et Grandaud. Nous les saluons pour leur vie exemplaire, leur courage et la longue série de leurs immolations familiales.

Jusqu'ici, Messieurs, je n'ai nommé que des femmes. Vous n'en êtes pas étonnés. Les femmes sont plus douces

que nous, et plus pitoyables, elles ont plus que nous la vocation de la charité. Une société bien ordonnée confierait à des femmes tous les offices de l'assistance publique.

Quelques hommes, néanmoins, m'ont paru mériter notre hommage. Ainsi M. Cuzac, de Montpellier. Celui-là est proprement un philanthrope, avec la nuance philosophique que comporte ce mot. On doit à ce petit tailleur la création d'un asile de nuit en 1871 ; en 1873, d'une caisse des orphelins ; en 1896, d'un atelier d'assistance par le travail et d'un café de tempérance, et bien d'autres œuvres encore. Ce qui est prodigieux, c'est qu'il ait fait ou commencé tout cela, sans autres ressources que son modeste métier. Sa marque éminente et rare, c'est d'avoir fait, pour l'amour de l'humanité, autant que d'autres pour l'amour de Dieu. Il fut en correspondance avec Victor Hugo, et

il ressemble aux personnages les plus généreusement enthousiastes et les plus sympathiques des romans de la bonne George Sand.

Nommons aussi Pierre Weber, qui à 17 ans, pendant la guerre de 1870, à Saint-Avold, fait évader des prisonniers français ; puis s'engage et fait la campagne de Kabylie ; puis, sergent de sapeurs-pompiers, est cité onze fois à l'ordre du jour et obtient la médaille militaire, et qui se distingue à l'incendie du Bazar de la Charité où il est blessé grièvement. Et retenons enfin Pierre-Jean Arnal, le modèle des « domestiques » au sens si noble qu'avait ce mot autrefois, quand il signifiait « l'homme de la maison ». Depuis vingt-quatre ans, Arnal est au service de la même famille, dévoué à ses maîtres, aimé et honoré par eux. Homme de sang-froid et de décision rapide, en 1880, il préserve le château d'un incendie. En

1892, dans un terrible accident de chemin de fer, il sauve un mécanicien par une prouesse dont le détail vous intéresserait et vous ferait frémir si j'avais le loisir de vous la raconter. Arnal est populaire. Toute sa commune admire et recommande ce serviteur qui relève sa condition par la manière dont il la comprend et par la qualité de son âme, qui est probe, fière et vaillante.

Les bonnes servantes, Messieurs, abondent, comme toujours, parmi les personnes qui nous sont recommandées. Mais avant de vous parler d'elles, je vous présenterai une de leurs grandes amies, Mlle Christine Richard, d'Orléans.

Dès l'âge de 15 ans, pieuse, sensible, réfléchie, précoce dans le bien, Mlle Richard s'était émue en voyant des jeunes filles en service malheureuses et perverties, et elle s'était dit : « Je me dévoue-

rai à ces enfants du peuple, obligées de quitter leur famille pour gagner leur pain ; je les aimerai, je les sauverai. »

Un peu plus tard, comprenant mieux leurs souffrances et les dangers auxquels elles étaient exposées, elle conçut le plan de son œuvre. « Il vaut mieux prévenir le mal, écrivait-elle, que de le réparer ; je ferai une œuvre de préservation. » Et elle résolut de prendre, à la sortie de l'école, les fillettes abandonnées ou du moins indigentes, de les préparer jusqu'à l'âge de seize ans aux différents services d'une maison, de mettre dans leur cœur assez de force morale pour résister à certaines tentations, assez de patience pour accepter les épreuves souvent dures de la domesticité. Et aujourd'hui, il y a vingt ans qu'elle se donne tout entière à cette œuvre, et qu'elle recueille chez elle et place chaque année une vingtaine d'enfants.

Elle vit avec elles, prie avec elles,

ans, et elle en a 76. Elle a élevé, pour de très faibles gages, les quatorze enfants de ses maîtres, gens honorables mais gênés dans leurs affaires. Jolie et avenante à son heure, elle a refusé de bons partis pour ne point quitter la maison. Il y a vingt-huit ans, elle suivait une des filles qui se mariait, et qui restait veuve trois ans plus tard, sans nulles ressources et avec un petit enfant : Nathalie lui donna ses pauvres économies et travailla pour l'aider à vivre. Ainsi son amour suivit la famille de ses maîtres de génération en génération. Les pages qui nous racontent l'histoire de « maman Thalie » ont été écrites par le quinzième des enfants qu'elle a élevés : et cette histoire vraie a l'air d'un petit roman familier, doucement coloré, et d'une émotion pénétrante. Je lui ai fait grand tort en le résumant avec sécheresse, et je suis désolé de ne vous en pouvoir citer des passages.

Je m'arrête, Messieurs, bien avant d'avoir épuisé la liste de nos lauréats, qui sont au nombre de cent trente-huit. Mais les bonnes actions de ceux dont je n'ai pas parlé (elles n'en sont pas pour cela moins admirables) offrent peu de ces traits pittoresques propres à piquer votre attention. L'histoire de ces héros et de ces héroïnes de la bonté n'aurait chance de vous attacher que si je pouvais y entrer profondément, vous y faire entrer avec moi, vous faire sentir, sous la modestie et la simplicité des gestes, la noblesse, la force, la grandeur des âmes et souvent même l'originalité des caractères et, par la multiplicité des détails familiers, vous rendre présentes ces humbles et belles vies ; faire enfin pour ces frères et ces sœurs de petite condition sociale, mais plus respectables que nous, ce que fit Eliot pour le tisserand Silas Marner ou le menuisier Adam Bede, Flaubert pour la servante Fé-

licité, Lamartine pour la servante Geneviève. Mais c'est de quoi je n'ai ni les moyens ni le temps.

D'autre part le catalogue de leurs noms, sans nul commentaire, vous dirait peu de chose. Et pourtant, je ne me le dissimule point, ici comme ailleurs le hasard joue son rôle. Nous jugeons sur des lettres et sur des rapports rédigés avec plus ou moins d'art ; nous n'avons pas été témoins des vertus auxquelles nous rendons hommage : et ainsi, il peut arriver que les personnes les plus singulièrement méritantes se trouvent parmi les plus modestement récompensées et parmi celles dont je n'aurai pas prononcé les noms. Mais je me dis que leur humilité ne s'en affligera point, et que la perfection de leur renoncement n'aura reçu aucune atteinte, puisque leur récompense même aura été obscure.

Je louerai donc toutes ensemble les

servantes qui ont fait plus que leur devoir; qui, demeurées fidèles à leurs maîtres dans la mauvaise fortune, ont continué de les servir gratuitement, et leur sont restées soumises en devenant leurs bienfaitrices : ce qui est purement admirable. Bonnes créatures, qui pensent que servir est aimer (ce qui est en effet la façon noble de servir), « servantes au grand cœur », comme parle Baudelaire, — et pour qui Lamartine a fait cette « prière de la servante », que je veux vous lire, car j'ai peur que vous ne connaissiez pas cette page d'une incomparable beauté morale, une des plus vraiment évangéliques qui aient été écrites chez nous :

« Mon Dieu, faites-moi la grâce de trouver la servitude douce et de l'accepter sans murmure, comme la condition que vous nous avez imposée à tous en nous envoyant dans ce monde. Si

nous ne nous servons pas les uns les autres, nous ne servons pas Dieu, car la vie humaine n'est qu'un service réciproque. Les plus heureux sont ceux qui servent leur prochain sans gages, pour l'amour de vous. Mais nous autres, pauvres servantes, il faut bien gagner le pain que vous ne nous avez pas donné en naissant. Nous sommes peut-être plus agréables à vos yeux pour cela, si nous savons comprendre notre état ; car, outre la peine, nous avons l'humiliation du salaire que nous sommes forcées de recevoir pour servir souvent ceux que nous aimons.

« Nous sommes de toutes les maisons, et les maisons peuvent nous fermer leurs portes; nous sommes de toutes les familles, et toutes les familles peuvent nous rejeter; nous élevons les enfants comme s'ils étaient à nous, et, quand nous les avons élevés, ils ne nous connaissent plus pour leur mère; nous épargnons le

bien du maître, et le bien que nous lui avons épargné s'en va à d'autres qu'à nous. Nous nous attachons au foyer, à l'arbre, au puits, au chien de la cour, et le foyer, l'arbre, le puits, le chien nous sont enlevés quand il plaît à nos maîtres... Parentes sans parenté, familières sans famille, filles sans mère, mères sans enfants, cœurs qui se donnent sans être reçus : voilà le sort des servantes devant vous. Accordez-moi de connaître les devoirs, les peines et les consolations de mon état et, après avoir été ici-bas une bonne servante des hommes, d'être là-haut une heureuse servante du maître parfait ! »

Une autre histoire que nos dossiers nous racontent souvent, c'est celle des sacrifices volontaires faits à la famille ; c'est, notamment, l'aventure de ces pauvres filles qui renoncent au mariage pour soigner un père, une mère malades ou

infirmes, pour nourrir et élever des frères, des sœurs, des neveux, pour leur assurer péniblement les avantages dont elles se sont elles-mêmes privées : anges laborieux et douloureux des étroits foyers, dont le sacrifice quotidien dure jusqu'à la vieillesse et l'on peut dire toute la vie. En maintenant et sauvant des familles au prix de leur propre bonheur, elles sauvent des forces vives, elles ménagent à la communauté tout entière des réserves inappréciables d'activité future. Leur héroïsme est des plus utiles qui soient, si la famille est, comme on l'a dit, la cellule fondamentale des sociétés humaines. Et elles ne s'en tiennent pas là. Presque toutes, le père et la mère morts, les frères et sœurs placés, alors qu'elles pourraient enfin vivre pour elles, elles continuent à se dévouer, elles soignent, secourent, recueillent tout ce qui se rencontre sur leur chemin. Comme si, de pratiquer avec

plénitude les simples devoirs de son état, cela disposait irrésistiblement à les élargir, et comme si, lorsqu'on a pris le pli de se sacrifier, il arrivait un moment où l'on ne saurait plus faire au sacrifice sa part.

Avant de finir, Messieurs, je vous demanderai la permission d'effleurer en quelques mots ce que j'appellerais, — si je ne craignais de parler ambitieusement, — une assez intéressante question de psychologie.

Il se trouve, comme par hasard, qu'une notable partie de nos clientes ont la foi confessionnelle de cette servante magnanime pour qui Lamartine a fait une si belle prière. Il est certain qu'en faisant le bien, elles espèrent le paradis... Leur vertu ne serait-elle donc qu'un placement? et le mérite de leur sacrifice n'en est-il pas diminué? Notez-le bien, ce n'est point seulement là l'objection de

M. Homais, que l'on peut regarder comme un esprit superficiel, c'est celle d'intelligences profondes et d'âmes délicates, stoïciens, positivistes, théologiens catholiques. Cette crainte que la vertu des croyants ne parût un marché a inspiré à l'honnête Boileau sa vigoureuse épître sur l'*Amour de Dieu.* Cette même crainte a jeté l'inquiet Fénelon en des subtilités qui avoisinaient l'hétérodoxie. Certains mystiques enfin, tels que l'Espagnol Molinos, ont poussé la délicatesse sur ce point jusqu'à admettre que l'âme, absorbée par l'oraison contemplative, laissât dédaigneusement le corps s'attarder dans le péché, afin que l'amour de Dieu apparût en elle parfaitement gratuit.

Il est bien vrai que les chrétiennes qui ont mérité quelques-uns de nos modestes prix ignorent ces raffinements dangereux, et que, tandis qu'elles pratiquent les plus sublimes vertus, elles en attendent, dans

une autre vie, la juste récompense. Mais ce n'est point *en vue* de cette récompense qu'elles les pratiquent. En réalité, attendre par delà la mort la sanction de leurs actes terrestres, c'est leur façon à elles de philosopher, d'être des métaphysiciennes, d'expliquer l'énigme du monde. Espérer leur survie bienheureuse, c'est simplement pour elles affirmer que l'univers a un sens : et, naturellement, elles s'attachent à celui que, n'étant pas de grandes savantes, elles peuvent concevoir. Avoir foi en cette récompense éloignée et dont la forme même leur reste inimaginable, c'est en somme croire à la justice de Dieu et le définir tel qu'il doit être. Elles voient que l'injustice est la reine du monde, que le triomphe des méchants, la souffrance des innocents et des bons demeureraient inexpliqués et irréparables si toutes choses finissaient à la mort. Affirmer dans son cœur que tout sera éclairci

et réparé, c'est une idée qui n'a, peut-être, rien de « scientifique », mais qui non plus n'a rien de bas, puisque c'est absoudre soit la cause première, soit l'univers lui-même, et leur faire le plus généreux des crédits.

Au reste, laf oi de ces âmes pieuses serait belle encore par sa seule intensité. Croire à l'indémontrable avec assez de force pour que cette croyance pétrisse et transforme toute une vie et fasse accepter ou même rechercher les plus dures immolations, cela est surprenant et émouvant en soi, et abstraction faite de l'objet de la croyance.

Prenons garde, enfin, que l'espoir de ces bonnes créatures n'a rien de grossier. Ce qu'elles espèrent, ce n'est assurément pas le paradis de Mahomet, et ce n'est pas non plus le paradis de Gargantua. Elles ne se voient point se repaissant, dans un autre monde, de plaisirs dont elles se

détournaient ici-bas comme d'une souillure. Elles se voient plutôt, dans un coin d'une surnaturelle église, priant encore comme elles priaient, avec plus de douceur seulement, ou tressant d'éternelles guirlandes pour d'éternels reposoirs. Ou, pour mieux dire, elles ne savent pas ; car l'homme est si misérable que la chose qu'il peut le moins imaginer, c'est le parfait bonheur. Tout ce qu'elles savent, c'est que cette survie comblera leurs plus chers désirs ; or leurs désirs les plus chers ne sont formés que de pureté et de charité. Tout ce qu'elles savent, c'est qu'elles continueront de faire, avec une plénitude de joie, ce qu'elles faisaient avec effort et angoisse quelquefois, et surtout avec la douleur de le faire incomplètement ; c'est qu'elles continueront d'aimer et de servir, c'est qu'elles communieront avec l'idéal de bonté dont elles portent en elles les commencements. Voilà un paradis

répartition des biens de la terre entre ses habitants, la société subsiste par la résignation du plus grand nombre ; et cette résignation est rendue un peu moins difficile par le courage et la pitié active de quelques-uns. Nous honorons donc aujourd'hui, dans nos lauréats, des bienfaiteurs publics, et qui, sans le savoir, ont trouvé le véritable secret du progrès social, par cela seul qu'ils sont très charitables et très bons. Pour qu'il n'y eût plus de misère, c'est bien plus simple, il suffirait que tous les hommes fussent comme ceux-là (ce qui, je l'avoue, n'est pas pour demain), et je n'y vois pas d'autre mystère.

Ainsi, chose admirable, l'humanité tend à l'extinction de la misère, même matérielle, dans la mesure où elle tend au perfectionnement intérieur ; et son salut spirituel et son salut économique ne font qu'un aux confins extrêmes de l'idéal.

RÉPONSE

AU

DISCOURS DE M. BERTHELOT



DISCOURS

PRONONCÉ

DANS LA SÉANCE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Du 2 Mai 1901

Monsieur,

Je serais assez embarrassé de mon rôle, si la majesté de la Compagnie au nom de laquelle je vous souhaite la bienvenue ne me devait rendre un peu d'honnête assurance. Ignorant, j'ai à louer deux des plus illustres savants du siècle : votre

prédécesseur et vous-même, Monsieur. Cela veut dire que je dois parler de deux hommes dont je suis incapable de concevoir pleinement et nettement les travaux. Mais, du moins, j'en connais l'utilité supérieure, j'en devine la beauté, et je puis me faire quelque idée du tour d'intelligence de ceux qui les ont accomplis. Cela suffira, j'espère, et c'est aussi tout ce qu'on attend de moi.

Au reste, en ce qui regarde M. Joseph Bertrand, vous avez heureusement simplifié ma tâche. Vous avez parlé de l'homme en ami, en contemporain à la fois affectueux et clairvoyant, et vous avez défini et jugé son œuvre scientifique comme seul le pouvait faire un de ses pairs. Après vous avoir entendu, nous sommes encore plus assurés que Joseph Bertrand, dans un ordre de spéculations accessible à très peu de cerveaux, fut un maître et un créateur.

Voilà, nous les profanes, tout ce que nous savons ici. Nous savons qu'il y a une science des nombres, dont nous avons été à peine capables de balbutier l'abécédaire ; que quelques privilégiés seulement y peuvent faire des découvertes qui les ravissent, qui les font vivre dans une espèce de rêve dont le délice nous est inconnu, et d'où, cependant, sortent quelquefois des inventions pratiques qui transforment l'industrie humaine et profitent à l'humanité tout entière. Il y a, dans la gloire de ces hommes, un mystère qui nous la rend plus sacrée. On les voit un peu du même œil que les Égyptiens voyaient les prêtres d'Isis. Le monde entier, le peuple et les lettrés qui, là-dessus, sont aussi ignorants que le peuple, les vénèrent sans rien comprendre à ce qu'ils font. Nous les sentons bienfaisants et lointains.

Et nous les sentons heureux d'une au-

tre façon que nous. L'imagination des nombres et de leurs relations, portée au degré où elle devient du génie, doit faire, aux rares mortels qui en sont doués, une vie intellectuelle notablement différente de la nôtre. On devine qu'ils sont des poètes à leur manière, qu'ils jouent avec les nombres comme les poètes de la parole écrite jouent avec les images concrètes. Le monde des nombres et des formes géométriques que les nombres traduisent est sans doute un infini aussi émouvant que l'univers des formes sensibles. Or, celui-ci n'est point fermé aux mathématiciens ; mais l'accès de leur univers nous est interdit. N'avons-nous donc pas quelque raison de croire que, si la vie est le songe d'une ombre, leur songe est plus complet que le nôtre, et que l'enchantement en est double ?

Ce qui me reste à faire, c'est de conter quelques anecdotes sur Joseph Bertrand.

On sait qu'il avait été un enfant d'une extraordinaire précocité, une sorte d' « enfant prodige ». A quatre ans, une fluxion de poitrine le retint longtemps au lit. La mère donnait des leçons de lecture à son fils aîné près du lit du petit malade. Très attentif sans en rien dire, Joseph étudiait et repassait dans sa tête les assemblages de lettres et de syllabes. On lui avait donné un livre d'histoire naturelle, tout plein d'images. La mère fut bien surprise, et plus joyeuse encore, lorsqu'un jour elle l'entendit lire couramment : *la Brebis et le Chien-Loup*. Joseph Bertrand se souvenait avec plaisir de ce trait de son enfance. « Je tiens, disait-il, à ce qu'on mette dans mon éloge que j'ai appris à lire tout seul. »

Je me conforme d'autant plus volontiers à son innocent désir, que ce trait n'est pas un accident, mais qu'il est caractéristique de l'habituelle démarche de son

esprit. Il continua de tout apprendre librement et par lui-même. Son enfance et son éducation ressemblent singulièrement à celles de Blaise Pascal. Ses aptitudes mathématiques se révélèrent dès son plus jeune âge. Son père les développait sans jamais lui imposer de travail régulier. Il lui donnait, en guise d'amusettes, de petits problèmes de mathématiques ou de géométrie. Déjà tout travail, chez l'écolier, se faisait de tête, à la promenade, en jouant, en se roulant par terre, ce qui était sa posture favorite. Il combinait, sous son front enfantin, les rapports des nombres et des surfaces en esquissant des culbutes.

Ses parents demeuraient chez son oncle Duhamel, qui avait fondé et qui dirigeait, rue de Vaugirard, une école préparatoire à l'Ecole Polytechnique. L'enfant errait en toute liberté par la vaste maison, entrant dans toutes les classes selon sa fantaisie

et recueillant ce qu'il pouvait de la parole des professeurs.

Vous ignorez, avez-vous dit, ce qu'il y a de vrai dans la tradition qui veut que Joseph Bertrand ait passé, à onze ans, les examens de l'Ecole Polytechnique. Je puis éclairer ce menu point d'histoire. On lit dans une note qu'il avait lui-même rédigée pour Pasteur, chargé de le recevoir à l'Académie française : « En 1833, mon oncle m'envoya au collège Saint-Louis, suivre la classe de M. Delisle... La même année, il demanda pour moi l'autorisation de suivre les cours de l'Ecole Polytechnique. Le directeur des études, Dulong, exigea que je subisse un examen. M. Lefébure de Fourcy, après m'avoir interrogé pendant une heure, déclara qu'il m'aurait classé deuxième de sa liste. C'était au mois d'août 1833. J'avais alors 11 ans et 5 mois. »

Cette précocité, dont Bertrand fut un

éclatant exemple, on sait qu'elle se rencontre quelquefois dans la mathématique et dans la musique ; jamais, du moins au même degré, dans la littérature et dans l'art. C'est sans doute que l'imagination des rapports des nombres et de leurs fonctions peut se passer de toute expérience de la vie, de toute observation de la réalité, de toute connaissance des hommes, de toute philosophie, et que tel n'est point le cas de l'imagination littéraire ou plastique. Seules, les inventions mathématiques sont de pures constructions dans l'idéal, dans le possible ; elles sont identiques dans les cerveaux pensants et calculants de toutes les planètes, si toutes les planètes sont habitées. Ne tenant à rien de proprement terrestre, elles sont, pour ainsi dire, innocentes ; et c'est pourquoi le génie des mathématiques peut résider sous un front d'enfant. Mais des enfants comme Blaise Pascal et Joseph Bertrand n'en

sont pas moins extraordinaires et vénérables par la puissance et la rareté du don qui leur fut infus avec la vie.

Votre prédécesseur, Monsieur, semble avoir porté partout cette indépendance d'un esprit qui fut au-dessus des leçons, qui s'était formé presque sans elles. Nous en pouvons juger : car, heureusement pour nous, il ne se confina point dans la science où il excellait. Il était, comme vous-même, de la lignée de ces savants de France qui furent aussi de grands ou de remarquables écrivains. Il communiquait avec nous, il nous appartenait par ses études sur Pascal, sur d'Alembert, et par ses notices et discours académiques. Il n'avait aucun respect préventif, et il ne lui déplaisait même pas, lorsque telle était sa pensée, d'aller contre l'opinion commune. Son livre sur Pascal n'est peut-être pas un des mieux ordonnés, mais c'est un des plus fins, des plus agréables et, disons le,

des plus irrévérencieux qui soient. Il ne dissimule ni le fanatisme, d'ailleurs douloureux, de son héros, ni les faiblesses, dépourvues de sourire, de cette âme tragique. Et l'apologie qu'il fait des casuistes est exquise.

La critique de Joseph Bertrand est incisive, volontiers contredisante, extrêmement malicieuse, je n'ose dire taquine. Il y montre un esprit original et hardi, et qui se plaît aux saillies brusques plutôt qu'aux développements suivis et réguliers. On m'a assuré que c'était aussi sa marque dans ses travaux de mathématiques, que ce qui le distinguait, même là, c'était un génie curieux, alerte, soudain dans ses démarches, imprévu dans ses solutions, admirable par une subtilité intuitive et rapide.

Je me suis parfois demandé si, sous cette piquante humeur, qui lui était devenue coutumière, on n'aurait pas retrouvé,

en creusant un peu, une plaie secrète : la douleur, stoïquement soufferte, mais, au fond, inconsolable d'avoir perdu, dans le désastre de 1871, ses manuscrits de quinze années, c'est-à-dire, — qui sait ? — ce qui eût fait le meilleur de sa gloire scientifique. Le dommage était sans remède. Bertrand n'essaya même pas de le réparer. Quand il refit sa bibliothèque, il y mit plus de livres de littérature que de livres de science. Apparemment, sa cruelle aventure amena, chez lui, un détachement un peu amer, par où s'accrut encore sa liberté d'esprit...

L'homme était charmant, — oh ! sans nulle fadeur. Les traces d'un accident célèbre avaient achevé de lui faire un visage pittoresque, un visage de vieux savant de conte familier. Il était la joie de nos discussions par sa fantaisie brusque, et par ce qu'il y avait d'inattendu dans ses jugements, où la seule chose que nous

pussions prévoir, c'était qu'il ne serait pas de notre avis. Inattendus aussi, les trésors de sa mémoire vaste et bigarrée. Sa conversation était pleine de surprises.

Dans sa vie familiale, inaugurée il y a cinquante-sept ans, sa bonhomie tendre et gaie répandait comme une cordiale poésie. C'était un père et un grand-père adorables. Tous ses amis citent des traits de sa bonté, de son désintéressement, de sa charité active et délicate. Quand il s'agira de son génie scientifique, il faudra bien que nous nous en remettions pieusement à ses confrères de l'Académie des sciences, à vous, Monsieur, tout le premier. Mais, quand nous parlerons du charme savoureux de son esprit et de la générosité de son cœur, nous n'aurons qu'à nous souvenir.

Vous lui succéderez dignement. Il est bon que les génies les plus divers colla-

borent au grand œuvre. Si une faculté redoutable d'analyse, jointe à une imagination capricieuse, semble la marque de Joseph Bertrand, le caractère de votre critique est d'être surtout ordonnatrice et constructive. Vous avez beaucoup édifié, avec un énorme labeur, une foi patiente et qui s'est rarement permis le sourire.

Je n'entrerai pas dans le détail de votre biographie. Elle est harmonieuse et simple. Fils d'un médecin de grand mérite et d'esprit sérieux, vous avez été engagé de bonne heure dans les voies de la recherche scientifique, et vous vous y êtes enfoncé d'un pas puissant et ininterrompu. Votre *cursus honorum* est un des plus beaux et des plus riches que l'on connaisse. Vous êtes professeur au Collège de France depuis quarante ans, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, membre de l'Académie de médecine, membre des principales Académies ou

Sociétés scientifiques étrangères, sénateur inamovible, et j'en passe. Vous avez été deux fois ministre, et vous avez contribué plus que personne à la réorganisation de l'enseignement supérieur.

Mais l'essentiel, ce dont les ignorants mêmes sont informés, ce que l'avenir retiendra, c'est que vous avez été le rénovateur de la chimie.

Il n'est pas un chapitre de cette science que vous n'ayez abordé dans les six cents mémoires que vous avez publiés au cours d'un demi-siècle. Mais on peut dire que vous vous êtes surtout attaché à deux conceptions générales par où vous l'avez radicalement transformée : c'est la synthèse organique et c'est la thermochimie.

Le fondateur de la chimie moderne, Lavoisier, avait remarqué un contraste essentiel entre les composés minéraux qui se rencontrent dans les corps bruts,

et les composés organiques qui se rencontrent dans les corps vivants, plantes ou animaux. Tandis que les premiers résultent des combinaisons simples et assez peu nombreuses de plus de 80 éléments irréductibles, les seconds sont formés par les combinaisons complexes de quatre éléments, sans plus.

Qu'il s'agisse des os, du sang ou des muscles d'un animal, ou bien de l'écorce d'un arbre, de la sève d'une plante, du tissu d'une feuille, on retrouve toujours ces quatre éléments, à savoir : le carbone, qui, à l'état isolé, forme le combustible dont nous nous chauffons, et l'hydrogène, l'oxygène et l'azote, c'est-à-dire trois gaz sans couleur, sans odeur, sans saveur, et qui échappent pour ainsi dire à nos sens.

C'est uniquement de ces quatre éléments que sont faites les merveilles innombrables de la nature animée. Quelque étrange que cela paraisse, c'est de

ces quatre éléments que sont formés tous les corps organiques, l'essence odorante qui gonfle les pétales d'une rose, la pulpe savoureuse des fruits, la poussière colorée des ailes d'un papillon, ou, pour parler comme François Villon, ce corps féminin « qui tant est tendre, poli, souëf, si précieux ». Seule la secrète architecture de ces édifices d'atomes varie. Le poète soupire :

> Il existe un bleu dont je meurs,
> Parce qu'il est dans des prunelles.

Le chimiste répond : carbone, hydrogène, oxygène, azote.

Il fallut à Lavoisier une singulière audace pour proposer un système qui heurtait si violemment les impressions, les images involontaires que nous recevons de tout l'ensemble des apparences sensibles, et qui, pour ainsi parler, perçait

et dégonflait les prestiges de l'universelle illusion. Audace féconde! Car c'est sur cette conception que repose toute la chimie moderne.

La méthode qu'il employa dans ses recherches fut toujours la même : l'analyse. En décomposant les corps que lui offrait la nature, il les résolvait en leurs éléments. — Est-il possible de suivre une méthode inverse ? Peut-on, en partant de ces éléments, — carbone, oxygène, hydrogène, azote, — reconstituer par synthèse ces édifices moléculaires si délicats, si mystérieusement complexes, qui sont les composés organiques ?

Lavoisier ne le crut pas, n'osa pas le croire. « La chimie, dit-il, marche vers son but et vers sa perfection en divisant, subdivisant et ressubdivisant encore... La chimie est la science de l'analyse. »

Cette affirmation fut acceptée sans contrôle par ses successeurs immédiats.

« Dans la nature vivante, écrivait Berzélius, le grand maître de la chimie dans le second quart du XIX[e] siècle, les éléments paraissent obéir à des lois autres que dans la nature inorganique. Si l'on parvenait à trouver la cause de ces différences, on aurait la clef de la chimie organique ; mais cette clef est tellement cachée, que nous n'avons aucun espoir de la découvrir, du moins quant à présent. »

Considérant la mobilité et l'instabilité des composés organiques, les chimistes pensaient que leur formation dépend de l'action de la « force vitale » en lutte perpétuelle avec les forces moléculaires. « Le chimiste fait tout l'opposé de la nature vivante, écrivait un chercheur pourtant original, Gerhardt ; il brûle, détruit, opère par analyse ; la force vitale seule opère par synthèse ; elle reconstruit l'édifice abattu par les forces chimiques. »

Mais vous êtes venu, Monsieur. Vous avez eu la tranquille hardiesse de ne pas croire vos aînés sur parole ; vous avez tenté ce qu'ils déclaraient chimérique ; vous avez dissipé au feu de vos cornues le vain fantôme mythologique de la force vitale ; vous avez su combiner les éléments des matières animales et végétales par le seul jeu des forces physiques déjà connues ; vous avez trouvé la clef que déclarait introuvable le bon Berzélius.

Le premier pas était le plus difficile. Comment combiner l'inerte carbone avec le plus léger des gaz, l'hydrogène ? Cette union directe si longtemps regardée comme impossible, vous l'avez réalisée en 1862, par le sortilège de l'arc électrique. L'acétylène, terme initial de l'innombrable série des carbures d'hydrogène, était constitué synthétiquement. Condensé sous l'influence de la chaleur, il fournit la benzine ; additionné d'hydro-

gène, il donna l'éthylène, dont l'union avec l'eau fournit l'alcool.

En prenant à leur tour, pour point de départ, ces premiers composés, vous avez obtenu, au moyen des mêmes méthodes, par des réactions de plus en plus faciles et de plus en plus variées, la multitude des composés organiques. « La synthèse, avez-vous écrit, étend ses conquêtes depuis les éléments jusqu'aux substances les plus compliquées, sans qu'on puisse assigner de limites à ses progrès. »

Vous avez reproduit sucessivement les acides des fruits, les parfums, les corps gras, les composés actifs de la pharmacie, les matières colorantes. L'industrie vous doit l'élaboration méthodique des couleurs d'aniline, dont l'éclat l'emporte sur celui des matières colorantes naturelles. Et la médecine vous doit la plupart des remèdes nouveaux, des remèdes à

la mode. Vous pouviez, si vous l'aviez voulu, entasser légitimement des richesses démesurées. Mais, au cours de votre longue carrière scientifique, vous n'avez jamais pris un seul brevet. Vous avez toujours abandonné à la communauté le bénéfice de vos découvertes. L'homme de science, eût dit Renan, est un *ébionite*. Il fait de la vérité sa principale richesse. Cet ascète des temps modernes dédaigne de prélever sa dîme sur les largesses que son génie fait aux hommes. Même il laisse aux habiles selon le monde les millions dont ils lui sont redevables, comme un présent de nul prix.

La seconde conception géniale à laquelle votre nom restera attaché, c'est la thermochimie.

Vous aviez renversé la distinction chimique établie entre les corps bruts et les corps vivants ; vous aviez démontré que les forces chimiques qui régissent la ma-

tière organique sont, réellement et sans réserve, les mêmes que celles qui régissent la matière minérale. Mais ces forces elles-mêmes, comment en mesurer l'action ? Comment calculer et prévoir les résultats de leurs conflits ? Pourquoi certains éléments s'unissent-ils? Pourquoi certains autres demeurent-ils séparés ? Problème ardu, qui préoccupait déjà les anciens alchimistes et qui les amena à supposer l'existence d'affinités électives entre les corps. Mais ces affinités que Gœthe, dans un chapitre d'un de ses romans, assimile aux passions humaines, haine ou amour, demeuraient mystérieuses et inexplicables.

C'est vous, Monsieur, qui en avez donné pour la première fois une définition précise. Vous avez montré que l'on peut prendre pour mesure de l'affinité la quantité de chaleur développée dans la combinaison chimique, et que, dans toute

réaction, le système de corps qui tend à se former est celui qui dégage le plus de chaleur.

Une des plus merveilleuses conséquences de cette découverte fut de transformer l'étude empirique des matières explosives en une science rigoureuse, fondée sur le calcul exact de leur énergie.

La poudre noire traditionnelle, peu à peu perfectionnée depuis le XVI[e] siècle, était seule employée pour les fusils et les canons, quand, il y a trente ans, vous déclarâtes hardiment que la théorie permettait de fabriquer des matières explosives d'une force double : assertion qui fut alors contestée avec une extrême vivacité Mais les travaux poursuivis sous votre direction à la Commission des substances explosives, que vous présidez depuis 1873, ont complètement vérifié vos prévisions. Par vous, la fabrication des poudres sans fumée a renouvelé sous nos

yeux l'artillerie et l'art même de la guerre.

Mais je n'ai pas, Monsieur, la prétention de vous apprendre ce que vous avez fait. J'ai voulu seulement le rappeler en quelques mots à vos nouveaux confrères.

Entre tous les hommes occupés de science, le chimiste est celui qui répond le mieux à l'idée que, dès les premiers âges, le peuple s'est faite du savant, de l'homme qui agit sur la nature et qui en connaît les secrets. Le savant, pour la foule, ce n'est pas le mathématicien, le naturaliste, l'historien, le philologue : c'est, essentiellement, l'alchimiste, le sorcier, le docteur Faust, celui qui sait les vertus des corps et leurs influences réciproques, qui sait même en faire de nouveaux, faire de l'or, faire de la vie, changer la figure des choses, créer après Dieu.

Vous n'avez pas pétri ni animé l'*homunculus* de Faust. Même, il faut bien

l'avouer, vous n'avez pas encore fait un brin d'herbe. Mais vous pouvez reproduire la substance dont l'herbe est faite. Votre chimie rationnelle a égalé sur quelques points les miracles rêvés par la chimérique alchimie. Autant que cela est actuellemeut permis à la faiblesse humaine, vous avez su les secrets, et vous avez agi sur la nature.

Vous avez su les secrets. Vous avez connu l'unité de la matière; vous avez pénétré jusqu'à l'atome irréductible. Vous avez vu que les différences des corps ne sont que les différences de position des molécules primitives ; que tout se ramène à la mécanique ; qu'à chaque instant de la durée,le total des forces est le même dans l'univers sous la diversité des manifestations, et que, par exemple, le mouvement n'est que de la chaleur transformée, et inversement.

Vous avez agi sur la nature. Vous avez

refait par la synthèse ce que l'analyse avait défait, et vous avez vérifié par là l'exactitude de l'analyse elle-même. Non seulement vous avez reproduit les substances naturelles, mais vous en avez produit une infinité d'autres, qui, sans vous, n'auraient pas existé. Outre les quinze ou vingt corps gras fournis par la nature, vous pourrez, — quand vous en aurez le loisir — en fabriquer quelque deux cent millions, que vous obtiendrez par des méthodes prévues, et dont vous aurez annoncé d'avance les principales propriétés. Vous avez pu dire, en toute vérité, que « le domaine où la synthèse chimique exerce sa puissance créatrice est en quelque sorte plus grand que celui de la nature actuellement réalisée ».

A votre tour, après Lavoisier, vous êtes le roi de la chimie. Vous êtes, par vos corps organiques artificiellement produits, le bienfaiteur de l'industrie natio-

nale, et, par les explosifs dont vous l'avez armée, le bienfaiteur de la patrie, — de cette patrie que vous aimez et pour elle-même et pour l'amour de l'humanité, dont elle fut la grande servante. Avec Pasteur, vous aurez été peut-être l'homme du XIXe siècle le plus utile aux hommes. Et, comme lui, vous avez fait une œuvre qui, si grande qu'elle soit déjà, n'est qu'un commencement; vous avez fondé une méthode dont les applications peuvent être infinies. Ne disiez-vous pas, dans une heure souriante, que le problème des aliments (et par suite la question sociale) est un problème chimique; qu'un jour viendra où on les fabriquera de toutes pièces avec le carbone emprunté à l'acide carbonique, avec l'hydrogène pris à l'eau, avec l'azote et l'oxygène tirés de l'atmosphère, et que, ce jour-là, chacun emportera pour se nourrir sa petite tablette azotée, sa petite motte de matière

grasse, son petit flacon d'épices aromatiques, accommodés à son goût personnel ? — Si ce rêve d'une humanité heureuse et idyllisée par la science se réalise jamais, on pourra dire, Monsieur, que cet invraisemblable poème terrestre sera sorti du laboratoire où vous peinez allègrement depuis cinquante années, et où vous triturez dans vos cornues la joie et la délivrance du monde futur.

Le respect public vous environne. Au point où vous êtes parvenu, vous n'appartenez plus à telle fraction politique du pays, mais à la nation. Un grand apaisement doit se faire en vous, d'autant plus aisé que vous avez la joie de vous sentir revivre dans le groupe, si éclatant d'intelligence, de vos quatre fils, et qu'ainsi vous êtes assuré de plus d'une façon de durer dans un long avenir et de léguer à la mémoire des hommes quelque chose de vous.

Evidemment, Monsieur, vous êtes un de ceux auxquels songeait Ernest Renan lorsqu'il concevait la planète gouvernée quelque jour par une assemblée de savants qui auraient à la fois la raison et la force. La direction que vous imprimeriez à l'humanité n'aurait rien d'hésitant. Mais l'aristocratie que prévoyait Renan régnerait par la terreur. Je crois que, à ce point de son rêve, vous eussiez abandonné votre ami.

Vous avez beaucoup écrit sur les rapports de la philosophie et de la science. Votre rationalisme est sans tache. Vous êtes un des plus authentiques continuateurs des philosophes de l'*Encyclopédie*. Vous avez leur optimisme, leurs sentiments à l'égard des religions, leur confiance exclusive dans la raison, leur foi imperturbable au progrès de l'humanité.

Est-ce moi, Monsieur, qui vous reprocherai de penser ainsi ? Irai-je vous faire des objections ? A vous, jamais. Je n'en

oserais faire qu'à certains de ceux que, sans le savoir, vous traînez à votre suite, qui n'ont peut-être pas les mêmes droits que vous de nous parler au nom de la science, et qui n'ont assurément ni votre haute probité d'esprit, ni votre désintéressement, ni votre tolérance. Mais à vous je dirai : — Il est excellent, il est indispensable qu'il y ait des hommes de votre type intellectuel et moral, des rationalistes non troublés et même un peu intransigeants. Les femmes et les enfants, charme du monde, le feraient peu avancer, non plus que les mystiques et les artistes eux-mêmes. Ce n'est pas le sentiment religieux qui a fait les grandes découvertes de la science et de l'industrie moderne. Bénie soit votre philosophie, si c'est elle qui vous a communiqué la force d'accomplir durant cinquante ans des travaux dont a profité toute la communauté humaine !

Au surplus, si l'univers a un but, il faut que ce soit, pour le moins, d'être connu de l'homme et de se réfléchir fidèlement en lui : et il n'y a de connaissance proprement dite que par la raison appuyée sur l'observation scientifique. C'est ce qu'il m'est impossible de ne pas vous accorder, si fort que je sois impressionné par la somme de consolation et de vertu que tant de bonnes âmes doivent à la croyance au surnaturel. Or vous n'en demandez pas davantage. Autour de ce qui peut être dès maintenant objet de connaissance, vous nous laissez amplement de quoi rêver et nous émouvoir.

Votre positivisme est d'une scrupuleuse loyauté. Il respecte ce qu'on peut appeler les réalités morales. — Il les reconnaît irréductibles. Pour vous, « le sentiment du beau, celui du vrai, celui du bien, sont des *faits* révélés par l'étude de la nature humaine ». Vous écrivez

dans votre lettre à Renan : « Derrière le beau, le vrai, le bien, l'humanité a toujours senti, sans la connaître, qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside l'idéal, c'est-à-dire Dieu, le centre de l'unité mystérieuse et inaccessible vers laquelle converge l'ordre universel. Le sentiment seul peut nous y conduire ; ses aspirations sont légitimes pourvu qu'il ne sorte pas de son domaine avec la prétention de se traduire par des énoncés dogmatiques et *a priori* dans la région des faits positifs. » Et encore : « La notion du devoir, c'est-à-dire la règle de la vie pratique, est un fait primitif, en dehors et au-dessus de toute discussion... Il en est de même de la liberté, sans laquelle le devoir ne serait qu'un mot vide de sens... L'homme *sent* qu'il est libre : c'est là un fait qu'aucun raisonnement ne saurait ébranler. » — Et vous ne nous défendez point de construire là-dessus des systèmes

de métaphysique et, pour employer vos expressions, d' « assembler par des liens individuels »,c'est-à-dire selon les besoins de notre cœur, « les traits généraux tirés de la connaissance de la vie humaine et du monde extérieur ». Bref, vous nous permettez d'imaginer l'inconnu à notre gré, pourvu que cette imagination ne contredise à aucun moment les acquisitions progressives de la science, et qu'elle tâche de s'y raccorder à mesure. Ah ! Monsieur, quelle marge vous nous laissez encore !

Vous êtes persuadé, il est vrai, que, « depuis que les croyances religieuses ne sont plus la base de l'ordre social et de la moralité humaine, la somme de vertu et de dévouement qui est dans le monde n'a pas diminué ; loin de là ». D'une façon générale, vous n'avez pas bonne opinion des religions, même comme instigatrices de vertus, et vous avez travaillé, pour

votre part, à compléter la laïcisation de l'Etat et de la vie publique. « Mais dans cette entreprise, avez-vous dit, il faut éviter à tout prix la violence, qui est contraire à la justice et qui provoque la réaction ; il faut surtout éviter de froisser ces âmes délicates et pures, qui ont identifié leur être moral avec la vieille organisation théocratique, aussi bien que ces esprits honnêtes, prompts au vertige et hostiles aux brusques changements. » Voilà, Monsieur, des paroles à la fois vraiment politiques et vraiment humaines, et qu'il n'est peut-être pas hors de propos de rappeler aujourd'hui.

Enfin, Monsieur, vous avez la fierté de la science : vous n'en avez pas l'ivresse. Parce que vous êtes parfaitement sincère et lucide, votre optimisme lui-même a sa mélancolie. Sans doute vous avez écrit avec une intrépide confiance : « En s'attachant aux grandes périodes, on voit

clairement que le rôle de l'erreur et de la méchanceté décroît, à proportion que l'on s'avance dans l'histoire du monde. Les sociétés deviennent plus policées, et j'oserai dire de plus en plus vertueuses. La somme du bien va toujours en augmentant, et la somme du mal en diminuant, à mesure que la somme de vérité augmente et que l'ignorance diminue dans l'humanité. C'est ainsi que la notion du progrès s'est dégagée comme un résultat *a posteriori* des études historiques. » Mais, à côté de cela, je sais des pages de vous qui sont, sans le vouloir peut-être, d'une infinie tristesse. Après avoir longtemps observé les sociétés animales, vous concluez, en ce qui regarde les fourmis, que le progrès de leur civilisation est parvenu, depuis de longs siècles déjà, à des limites au voisinage desquelles elle est condamnée à osciller désormais, tant que la race durera. Et vous vous demandez : « En est-

il autrement des races humaines? Sommes-nous autorisés à regarder leurs progrès comme indéfinis? ou bien les races humaines sont-elles destinées à obéir à la même loi fatale? Leur évolution parviendra-t-elle aussi à un état stationnaire, dont les limites seront déterminées par celle des connaissances que l'homme peut acquérir et combiner, en vertu des facultés intellectuelles qui résultent de son organisation? Ces limites atteintes, les races humaines ne présenteront-elles pas le spectacle d'une civilisation à peu près uniforme, oscillant entre certains états alternatifs de trouble et d'équilibre, mais s'efforçant désormais de revenir toujours à une organisation type, réputée la plus convenable au bonheur et à la dignité de l'espèce humaine? Une semblable opinion serait peut-être la plus conforme aux leçons de l'histoire. »

Vous citez l'Égypte, vous citez la

Chine; et vous ajoutez : « Ne sera-ce point aussi l'histoire des races européennes, lorsqu'elles auront couvert et dominé la surface du globe terrestre, mis en exploitation toutes ses ressources, embrassé tous les éléments de connaissances que son étendue comporte, épuisé les combinaisons fondamentales compatibles avec la puissance, limitée aussi, de l'intelligence individuelle de l'homme, en un mot, consommé toute la réserve d'énergie inhérente au globe terrestre et à l'espèce humaine ? »

Question mélancolique ! Ce dernier état, où parviendra, si elle peut, la laborieuse humanité européenne, cet idéal encore lointain, nous ne le verrons pas, et nos enfants et nos petits-enfants ne le verront pas non plus. Mais, si admirable qu'il soit, par cela seul qu'il est une limite, il ne nous ravit point, car, invinciblement, nous désirons plus encore, — au-

4

trement dit, nous désirons par delà les énergies et les possibilités de notre nature. Une humanité où les inventions scientifiques augmenteraient pour tous les commodités de la vie, où tout le monde aurait facilement à manger et de quoi se divertir un peu, où régnerait un à-peu près de justice sociale, cela est déjà très beau, cela est peut-être irréalisable ; et malgré tout (est-ce que je me trompe ?) cela nous paraît encore médiocre, au regard des milliers de siècles de souffrance et d'effort qui l'auront si péniblement préparé, au regard surtout de notre puissance infinie de désir. Et, bien que nous soyons incapables de substituer un rêve plus plausible à celui-là, nous disons : « Est-ce là tout ce que la science promet ? est-ce tout ce qu'elle a à proposer ?... Et après ? » Et nous sommes tourmentés soit par la chimère d'une évasion dans les autres planètes, soit par la soif des vies

futures que promettent les religions, soit par la vague songerie métaphysique d'une fusion de toutes les âmes dans une Conscience universelle et divine...

Vous répondrez : « Cultivons notre jardin, qui est toute la terre. Il est bien inutile d'interdire la rêverie aux hommes. Mais nous voulons savoir ce qui est erreur et ce qui est vérité. Nous n'atteindrons jamais la nature des choses, les origines et les fins, mais toute la vérité dont nous sommes capables n'est pas encore trouvée. Nous avons là, quoi qu'il arrive, de quoi occuper nos rapides jours. Le plus bel emploi de notre vie, c'est d'accroître la conformité de notre intelligence à la réalité. Et c'est aussi notre meilleur plaisir. Travaillons à connaître les lois universelles et immuables. »

. . . .

Ainsi vous avez pensé toute votre vie. Ainsi vous pensiez déjà, à dix-huit ans.

quand Ernest Renan, au sortir de Saint-Sulpice, vous rencontra dans la petite pension de la rue Saint-Jacques.

Il m'est doux, Monsieur, de songer que vous avez été, pendant un demi-siècle, le meilleur ami de l'homme qui m'a le plus enchanté et troublé, et qui a longtemps exercé sur moi une influence où il y eut du sortilège.

Votre amitié avec cet incomparable artiste fut originale ; elle fut profonde et tendre, sans être jamais familière. Vos esprits s'aimaient. Ce qu'il conservait encore de sérieux ecclésiastique s'accorda avec votre sérieux de jeune clerc de la science. Vous étiez plus jeune que lui de quatre ans : mais vous marchiez déjà dans votre voie, et il cherchait la sienne. Votre précoce sérénité d'esprit dut être bonne à son inquiétude. Je crois que vous devez à ce charmant compagnon les rares sourires qui éclairent votre œuvre : mais

peut-être aussi vous doit-il d'être resté, sous ses caprices aventureux, parmi ses fantaisies pyrrhoniennes ou ses rechutes dans le rêve, immuablement fidèle à deux ou trois principes essentiels de la critique scientifique ; peut-être vous doit-il, un peu, ce que j'appellerai l'épine dorsale, l'armature de sa pensée, changeante en apparence, ferme et suivie dans son fond.

Le souvenir de cette amitié de deux grands hommes traversera les âges et ajoutera une grâce à leur gloire commune. Nos descendants chercheront qui de vous deux a le plus donné à l'autre. Oserai-je indiquer ce que j'entrevois en lisant vos lettres et les siennes ? Dans le temps où d'assez longs voyages vous séparaient, si quelque circonstance imprévue venait entraver ou ralentir votre correspondance, je ne sais si je me trompe, mais il me paraît bien que celui de vous deux qui en souffrait le plus, ce n'était pas lui, et

que celui qui semblait oublier le plus facilement, ce n'était pas vous...

Et pourtant, de son propre aveu, vous êtes, en dehors de certaines personnes de sa famille, celui de ses contemporains qu'il a le plus aimé, et pour qui il a fait la plus notable infraction aux règles qu'il tenait de ses maîtres sulpiciens touchant les « amitiés particulières ». Il vous l'eût fait savoir, si la Fortune, meilleure pour vous — et pour nous aussi — avait voulu qu'il vous reçût à cette place. Je lui emprunterai du moins la fin de mon discours, sûr que vous m'en saurez gré et que vous y trouverez le genre d'éloge qui vous contentera le mieux et qui vous paraîtra le plus digne de vous : « Ceux qui vous connaissent, vous écrivait il un jour, savent combien vous tenez peu à ce qui n'est pas la patrie et la vérité. »

AUX " FEMMES DU MONDE "

LES "FEMMES DU MONDE"

ET LE DEVOIR SOCIAL

On me dit que beaucoup de « femmes du monde » sont animées, à l'heure qu'il est, de très bons sentiments. Elles écoutent infatigablement de savantes conférences sur les questions sociales. Il me semble que, si j'étais admis à parler devant ces dames oisives et riches, je leur dirais :

— Permettez-moi d'abord, Mesdames, de prendre mes sûretés.

Je suppose que je n'ai pour auditrices que des femmes très bonnes, très sé-

rieuses, très peu enclines à l'ironie, très éloignées des dispositions qu'on apporte à une réunion mondaine. Je ne chercherai pas à briller, et vous ne chercherez pas à vous divertir.

Autre chose encore. Je vous dirai ce que je crois le plus utile et le meilleur. Il s'ensuit que je parlerai comme pourrait le faire un homme qui serait très vertueux. Mais il est bien entendu que je n'ignore point que mes paroles vaudront mieux que moi. Lorsque je vous exhorterai à des actes héroïques, n'allez pas me dire, même tout bas : « Eh bien, commencez ! » car je vous répondrais : « Après vous, Mesdames ». J'aurai fait mon devoir d'aujourd'hui, qui est modeste, si je vous aide de mon mieux à trouver le vôtre. Voilà qui est entendu.

Vous êtes, me dit-on, suffisamment pourvues de théorie, et vous vous demandez : « Comment passer à l'action ? »

A la vérité, c'est là le grand problème. Oh ! que ce passage est délicat, hasardeux, difficile ! Les méchants diraient qu'il est infranchissable.

Quelle action poursuivez-vous ? Quel est votre dessein ? — En termes très simples, c'est d'établir entre les gens du peuple et vous des relations fraternelles, de leur être utiles par des moyens plus sûrs, d'un effet plus durable, que ceux des œuvres de bienfaisance, de les aider, de servir leurs vrais intérêts, de faire un peu de justice sociale.

Comment y arriver? Je voudrais vous parler : 1° de la préparation à l'action que vous vous proposez ; et 2° de cette action elle-même.

*
* *

Pour vous y préparer, il faut bien vous rendre compte des difficultés qu'elle

comporte. Quelques-unes de ces difficultés sont hors de vous. D'autres sont en vous.

Voyons les premières :

Ceux que vous voulez aider, il n'est aisé ni de les atteindre, ni de les comprendre, ni de vous faire comprendre d'eux.

Il est bien vrai que, depuis plus d'un siècle, l'égalité de tous les Français est inscrite dans nos lois, et que, en théorie, il n'y a plus de castes. Mais, en fait, s'il n'y a plus de classes politiques, il y a toujours des classes ou des compartiments sociaux. Même, ces compartiments sont peut-être devenus plus étanches, et les riches et les pauvres sont peut-être plus profondément séparés aujourd'hui par les mœurs ou par les préjugés qu'il ne l'étaieent autrefois par les institutions.

La figure même de Paris, sans aller

plus loin, en est un signe. Autrefois (et même encore il y a cinquante ans) riches et pauvres habitaient les mêmes quartiers. De délicieux hôtels s'élevaient dans des rues populeuses. Les mêmes maisons logeaient, à leurs différents étages, l'opulence et la pauvreté, pour parler la langue du temps. Les « chaises » des dames traversaient, sans qu'on s'en étonnât, des ruelles ouvrières. — Aujourd'hui que les classes ne sont plus hiérarchisées, mais séparées, ce qui est bien différent, cette séparation est durement marquée par ce fait, qu'il y a à Paris des quartiers riches et des quartiers pauvres, presque sans communication entre eux. Si bien que, dans certains quartiers, vous ne hasardez qu'avec précaution vos voitures et vos belles robes.

De même, avant la vapeur, avant l'électricité, avant les merveilles de la mécanique, avant les grandes usines, les rela-

tions étaient directes et quotidiennes entre les ouvriers et les patrons. Le patron était visible pour le petit groupe d'ouvriers qu'il employait ; il était là ; on pouvait lui parler. Mais quelles relations peuvent avoir les cinq mille ou les dix mille ouvriers d'une mine ou d'une usine métallurgique avec le patron (quand il y en a un), avec le patron qui est le plus souvent à Paris, qui d'ailleurs ne connaît pas, ne saurait connaître chacune des têtes de son bétail humain, — et surtout avec « la Compagnie », chose abstraite et absente, — dans la réalité, groupe toujours épars d'« actionnaires »,c'est-à-dire de messieurs opulents, qui n'ont même jamais vu la mine ou l'usine dont ils tirent des revenus démesurés, à plus forte raison jamais serré l'une des mains noires auxquelles ils doivent de vivre sans travail dans les raffinements du luxe ?...

Ainsi séparées, comment les classes so-

ciales extrêmes pourraient-elles se comprendre? — Assurément, Mesdames, vous avez eu toutes ou presque toutes des chagrins, des peines morales. Mais je me rappelle l'oraison d'un de mes amis : « Mon Dieu, épargnez-moi la souffrance physique! Quant à la souffrance morale, j'en fais mon affaire ». Je ne dis pas que vous ignoriez la souffrance physique : mais du moins vous ne connaissez que celle qui vient de la maladie. Vous ignorez le travail excessif et continu, la nourriture insuffisante, la misère. Sentez-vous l'énorme différence que cela met entre la destinée d'une femme riche et celle d'une femme pauvre? Vous faites-vous seulement une idée exacte de ce qu'est la vie de la plupart des femmes du peuple? Tout enfant, aussitôt rentrée de l'école (quand elle y va), le travail déjà, les commissions, les soins des petits frères, — et les taloches; à quinze ans,

l'atelier ou l'usine; si elle est dans la couture, si elle a l'honneur de faire vos robes, les dix ou douze heures de travail pour un salaire dérisoire; les retours éreintés, très tard, par l'omnibus qui mène aux faubourgs, jusqu'au lever matinal du lendemain; mariée et mère de plusieurs enfants, le dur labeur ininterrompu du matin au soir, ménage, humble cuisine, raccommodage; la fatigue des membres jamais reposés; trop souvent les brutalités d'un mari alcoolique; la vieillesse et la laideur précoces... Par suite de tout cela, l'ensommeillement de l'esprit, une résignation de bête, ou bien des révoltes aveugles, des regards de défiance, d'envie et de haine, quand un hasard met sur leur passage de belles dames comme vous...

Au fait, mettez-vous à la place de ces malheureuses. Essayez de concevoir comment vous pourriez vivre une seule de

leurs journées... Et songez qu'elles ont vécu, elles, des milliers de ces journées douloureuses... Si vous les rencontriez, qu'auriez-vous à leur dire ?... Je n'ajouterai pas : « Qu'y a-t-il de commun entre elles et vous ? » Car justement il y a, malgré tout, quelque chose de commun entre vous et elles ; et c'est ce qu'il s'agit de découvrir, et c'est où il faut les amener. Mais, pour commencer, que leur direz-vous ?...

Et considérez, maintenant, quelle idée — surtout dans les grandes villes et dans les centres manufacturiers — les pauvres se font et se peuvent faire des riches. Ils ne vous connaissent pas, sinon par vos fenêtres illuminées les soirs de fête, et par les files d'équipages qui sont à vos portes, — ou par les mille inégalités extérieures que nos mœurs maintiennent entre leur condition et la vôtre, et que consacrent les usages mêmes de l'Eglise :

places payantes au saint lieu, différences d'appareil pour les baptêmes, les mariages et les enterrements. Ils ont reçu, à l'école primaire, les premières leçons de la très courte philosophie matérialiste dont ils sont capables. Ils savent, sur l'Eglise, sur l'histoire de France, sur la Révolution, ce que leur a enseigné l'Etat maçonnique. Ils ont été empoisonnés par les journaux menteurs qui enseignent le droit à la jouissance sans enseigner le devoir de l'effort, qui chaque jour attisent en eux la haine contre des ennemis imaginaires et qui, dans leur optimisme stupide et leur méconnaissance de la nature humaine, leur font croire que, ces ennemis une fois supprimés, ils seraient parfaitement heureux et jouiraient du paradis sur terre. Ils ne savent pas que les riches sont simplement faibles et pécheurs comme eux, et ont seulement autant de vices que les pauvres, ou du

moins n'en ont pas beaucoup plus. Ils se les imaginent voraces, injustes, impitoyables et méchants avec préméditation. Et ils croient, dur comme fer, que les riches s'entendent avec le clergé catholique pour abrutir le peuple et le maintenir en esclavage.

Voilà, Mesdames, quelques-unes des difficultés que vous avez à surmonter pour aller à ceux que vous voulez aimer et secourir. Je crois que vous les signaler, vous inviter à méditer sur elles, c'est déjà vous mettre dans la disposition d'esprit qui vous permettra de les vaincre.

***

D'autres obstacles sont en vous.

Ces obstacles (permettez-moi un moment de parler comme un prédicateur), c'est votre vanité, votre frivolité, votre

paresse, surtout votre aveuglement ou vos illusions sur vous-mêmes.

L'humilité n'est pas seulement un sentiment chrétien. C'est le plus philosophique des sentiments. Il ne fut ignoré ni d'Epictète ni de Marc-Aurèle. Il se confond avec la connaissance de soi.

Dans le fond, vous vous croyez supérieures aux pauvres de toutes façons. C'est là une grande erreur. Vous leur êtes supérieures par la propreté, par l'élégance des habits, par la politesse des manières, peut-être par l'instruction, c'est-à-dire par des qualités ou des avantages que vous ne tenez pas de vous-mêmes, mais du hasard heureux de votre destinée. — Leur êtes-vous supérieures intellectuellement ? Il faudrait voir. Il y a des ouvriers singulièrement intelligents. On trouve encore assez souvent chez leurs femmes, quand elles ne sont pas déprimées par la misère,

une remarquable vivacité d'esprit. Le peuple est, d'ailleurs, comme le grand réservoir d'où sortent la plupart des hommes de génie ou de talent qui allègent ou embellissent la vie des autres hommes.

Et enfin, moralement, valez-vous mieux que les pauvres? J'ai bien peur que non. Je sais d'ailleurs que c'est une question qui ne peut être résolue, puisque nous n'en pouvons rassembler toutes les données. Nous ne pouvons avoir là-dessus que des impressions plus ou moins justes, selon l'étendue et les hasards de l'expérience de chacun de nous. En tout cas, vous vous reconnaîtrez vous-mêmes inférieures à la femme du peuple dont je vous ai tracé la rude vie, si cette femme supporte cette vie avec courage, si la misère ne l'a pas rendue méchante.

La mesure de l'effort, en effet, est la

mesure même de la valeur morale. Il y a des existences mondaines parfaitement « correctes », comme on dit, sur lesquelles « le monde » n'a rien à reprendre, et qui, en réalité, sont méprisables, ou qui, si vous voulez, sont moralement nulles, parce que l'effort sur soi, le sacrifice en sont totalement absents.

Vivre des journées uniquement composées de divertissements et d'actes futiles : toilettes interminables, séances chez la couturière, déjeuners, dîners, thés, visites, conférences dites littéraires, soirées, bals, théâtres, et toutes les variétés de réunions mondaines, réunions qui ont pour seul objet un plaisir de sensualité ou de vanité ; user son temps en conversations stupides quand elles ne sont pas malfaisantes ; montrer le plus possible de sa peau afin d'émouvoir les hommes (car cet usage, d'ailleurs agréable, ne peut absolument pas avoir une

autre signification) ; refuser d être mère, crainte de gâter sa taille ou de diminuer son train de vie, ou, si par malheur on a des enfants, s'en débarrasser entre des mains mercenaires ; faire des platitudes pour être reçue et pour être vue dans certaines maisons; dédaigner tout ce qui n'est pas de « son monde » ; ne jamais faire un effort qui n'ait pour but une satisfaction personnelle, et de l'ordre le plus frivole; passer ainsi, du matin au soir, tous les jours que Dieu fait ; réduire le devoir de charité à quelque maigre somme donnée à une quêteuse, ou à quelques heures de parade et de papotage dans une boutique d'opéra-comique... voilà la vie d'une perruche mondaine... Que dis-je ? Voilà la vie d'une femme du monde honnête. Cela paraît très bien ; celle qui fait ainsi passe pour irréprochable : et pourtant, si vous y réfléchissez un peu, vous verrez que cela est digne

de mépris, que cela décèle une petite âme bien misérable, une âme frivole et dure, sans générosité ni vertu. La vie d'une femme du monde, qui n'est que cela, mérite assurément moins d'estime que celle d'une petite ouvrière laborieuse et probe et qui a un ami qu'elle va rejoindre le soir.

Je dis les choses comme elles sont. Car, mise à la place de la petite ouvrière, nous ne savons pas si la femme du monde aurait le courage de travailler, nous ne savons pas si elle serait probe ; et peut-être que, si elle n'a pas d'amant (car je ne veux parler ici que de la mondaine restée « honnête femme »), c'est qu'elle a son mari.

Pareillement, entasser des millions, s'en servir pour gagner d'autres millions à coup sûr; oublier que le droit de posséder n'est pas un droit sans limites, que la propriété n'est pas indéfiniment

légitime (lisez l'Evangile et lisez les Pères); ne pas même donner la dîme, alors qu'on pourrait donner la moitié de son revenu sans cesser de vivre royalement et de satisfaire même ses plus intempérantes fantaisies; refuser d'associer à ses bénéfices, quand on le peut, les hommes dont on tire sa richesse; chicaner à de malheureuses femmes deux sous d'augmentation... le grand financier ou le grand patron qui fait cela peut ne pas manquer à la probité vulgaire (car, encore une fois, je ne veux parler ici que des honnêtes gens); il peut même déployer des qualités d'énergie, des dons de commandement et d'organisation qui nous imposent quelque estime; mais il est clair que, moralement, il est inférieur au plus modeste de ses ouvriers, si cet ouvrier est probe et consciencieux, s'il est bon mari et bon père, s'il donne toute sa paye à la maison; si, courageux et rési-

gné, il apprend à ses enfants la résignation et le courage, et s'il n'est pas de ceux qui, devenus par miracle patrons à leur tour, seraient les plus durs et les plus impitoyables des maîtres...

Je ne vous ai mises jusqu'ici qu'en face des bons pauvres, et il est vrai qu'ils ont trop d'avantages sur nous. Mais nous devons nous garder de juger avec rigueur même les pauvres non vertueux. Si nous avions été à leur place, soumis aux mêmes conditions de vie, mal élevés comme eux, comme eux délaissés, opprimés, souffrants, qui sait ce que nous serions devenus? — Tel archimillionnaire, énergique et sans scrupules, à qui nous serrons la main, avait en lui, si le sort l'eût condamné à la pauvreté, de quoi faire un anarchiste enragé, peut-être un assassin. — Lorsque vous apercevez, le soir, une malheureuse qui rôde au coin des rues, son-

gez à telle de vos amies, qui est du « monde » comme vous et qu'on salue avec respect, et qui, cependant, vous le savez, n'est pas du tout vertueuse, et qui cherche son plaisir (quelquefois sa toilette), — tandis que cette rôdeuse nocturne cherche sa vie. Elle pourrait la gagner, — oui, peut-être, — en cousant dix heures par jour pour trente ou quarante sous ; et même elle le devrait ; d'accord : mais votre amie, elle, aurait-elle le courage de coudre dix heures pour gagner quarante sous, et en vivre?...

Voilà les choses qu'il faut se dire, quand on pense aux pauvres qui ne se conduisent pas correctement. Il est trop évident que, dans leur ensemble, ils sont ce que nous serions en leur lieu. Nous sommes plus favorisés qu'eux sans l'avoir mérité le moins du monde. Nous sommes, en quelque sorte, leurs débi-

teurs. Il faut payer notre dette, — en argent, mais surtout en sympathie active.

*
* *

Si vous pensez ainsi, vous serez prêtes à l'action.

Mais quelle action, enfin ?

Votre dessein, dites-vous, est de servir le peuple en vous rapprochant de lui, en le connaissant mieux, en vous en faisant connaître. Mais comment des femmes du monde prendront-elles contact avec le peuple d'une façon intelligente, permanente et méthodique ?

Jusqu'à présent, chacune de vous ne s'est guère occupée que de misères spéciales. Les unes visitent les pauvres. D'autres secourent, soit de leurs deniers, soit en payant de leur personne, un orphelinat ou une crèche, une maternité ou un hospice. Mais tout cela,

c'est de l'aumône, ou c'est de la bienfaisance privée: ce n'est pas encore de l'assistance sociale.

Ce qu'il est nécessaire de fonder, ce sont des œuvres d'assistance et de solidarité, d'un caractère très ample, qui soient destinées, non pas à soulager telle ou telle catégorie de misères et de souffrances, mais à améliorer la condition morale et matérielle de toute la classe ouvrière.

Oui, cela est absolument nécessaire. Je pourrais, ici, essayer de vous parler en « économiste distingué ». Je pourrais vous dire: « Prenez garde. Le moment est tragique. Les conditions actuelles de la société, la rapidité effrayante du mouvement collectiviste obligent les possédants à réfléchir, et les femmes, comme les hommes, à regarder plus loin autour d'elles, à se rendre compte de toute l'étendue de leur devoir social. Si les privilégiés ne cherchent pas à se rappro-

cher des misérables, le fossé ira toujours s'élargissant entre eux ; et ce fossé, ce sont les riches qui y seront finalement précipités. »

Mais vous parler ainsi, ce serait vous exhorter à faire le bien par égoïsme, pour sauver votre caisse ; ce serait vous proposer une sorte de police d'assurance contre la révolution... Et puis, il ne faut pas exagérer. Le vieil ordre social, quoique menacé et branlant, durera bien autant que nous. Si les affaires des riches se gâtent décidément, ils n'auront qu'à mettre la clef sous la porte et à rejoindre leurs capitaux à l'étranger. Jusque-là, ils aiment mieux rester tranquilles, attendre et tenir serrés les cordons de leur bourse...

Mesdames, ce n'est pas à votre intérêt que je m'adresse ; c'est à votre bonté, c'est à votre justice. Vous irez à ceux qui sont moins heureux que vous ; vous tâ-

cherez de les éclairer, de les apaiser, de leur enseigner à rendre eux-mêmes leur vie moins dure, non pour vous sauver vous-mêmes, mais pour les sauver, et pour sauver par là quelque chose de plus grand qu'eux et que vous : la patrie, la communauté française.

Mais la meilleure forme, la plus naturelle, la plus large, la plus simple, de l'œuvre que vous poursuivez, il me semble bien, Mesdames, que c'est la « maison sociale », la « maison du peuple », ouverte à tous, et où le peuple peut s'adresser dans tous ses besoins.

Voici comment je conçois, tout en gros, une maison du peuple.

D'abord, un cadre de dames résidentes. Une résidente perpétuelle, si c'est possible. En tout cas, six ou huit dames se relayant deux par deux pour habiter la maison jour et nuit et pour y accueillir tout venant. Chacune d'elles aurait donc

deux ou trois semaines de repos et de liberté sur quatre. Il serait très bon que, avec ces dames, il y eût quelques jeunes filles. Elles seraient la grâce et la gaieté de la maison.

(Une grosse difficulté, c'est que les femmes mariées, sauf de rares exceptions, ne pourraient guère être résidentes. Mais elles peuvent être, du moins, assidues, elles peuvent être résidentes de jour.)

D'un côté viendraient se renseigner auprès de ces dames, — tout en leur offrant leur concours, — les hommes et les femmes de leur monde, soucieux de justice, tous ceux et toutes celles dont la bonne volonté cherche sincèrement son emploi. — De l'autre côté viendrait dans la maison le monde du travail, hommes, femmes et enfants, pour y chercher instruction, conseil, aide, profit et même quelque divertissement

Il y aurait dans la maison du peuple :

1° Une salle toujours ouverte, où l'on mettrait des livres et des journaux; où, certains soirs, des conférenciers de bonne volonté feraient aux hommes des cours d'histoire, de géographie, d'économie politique et sociale; aux femmes, des cours d'hygiène domestique, de soins ménagers, de couture ; où, d'autres soirs, on réunirait des enfants, on installerait des jeux, on ferait des lectures ou de la musique; où l'on pourrait même jouer de petites comédies... ;

2° Un cabinet de consultations médicales gratuites (vous trouverez bien pour cela de jeunes médecins);

3° Un cabinet de consultations juridiques gratuites (vous trouverez bien pour cela de jeunes avocats);

4° Un bureau de placement;

5° Un bureau de renseignements sur tout ce qui concerne les œuvres de coo-

pération et mutualité. Les ouvriers y apprendraient les diverses façons de s'associer utilement...

D'autre part, Mesdames, vous ne devez manquer aucune occasion d'interroger amicalement les ouvrières et employées des magasins que vous fréquentez, les jeunes filles qui vous essayent vos robes et vos chapeaux, de vous informer de leur vie, de leur dire ce que c'est que les mutualités et les syndicats, de les envoyer au bureau de renseignements de la maison sociale.

Je crois que vous feriez bien aussi de vous adresser aux institutrices communales. Il y en a qui sont d'excellentes personnes, qui connaissent bien le peuple de Paris, et qui pourraient vous donner de très bonnes indications et de très bons conseils.

Je vous engage pareillement à provoquer le concours de femmes appartenant à

une condition sociale qui passe pour un peu inférieure à la vôtre, femmes de professeurs, de fonctionnaires, de commerçants... Vous trouverez là des collaboratrices intelligentes, sérieuses, dévouées. Vous pourrez profiter beaucoup dans leur fréquentation. Et je vous assure qu'à les traiter en amies vous ne compromettrez en rien votre dignité de « mondaines ».

Enfin, bien que la maison du peuple ne soit point un bureau de bienfaisance, il est certain que bien des malheureux s'adresseraient à elle. On les dirigerait sur les œuvres spéciales, déjà existantes, auxquelles ressortirait leur cas. Mais il faudrait néanmoins un petit budget pour secours immédiats aux détresses qui ne peuvent pas attendre.

*
* *

S'il y avait une de ces maisons dans chaque quartier, ce serait admirable.

Mais c'est un rêve. Si vous arrivez, Mesdames, à en fonder une pour commencer, ce sera déjà très beau.

Cela ne dépend pas de moi; cela dépend de vous, de vous uniquement.

Il n'y a qu'un moyen de sortir de la théorie où nous nous éternisons, et de passer à l'action : c'est d'agir, dirait M. de la Palisse. Agir comme on peut, incomplètement d'abord, et peut-être même maladroitement, peu importe. Ceux qui ne font rien ne se trompent jamais, dit le proverbe. Ou plutôt, c'est toute leur vie qui est une erreur.

Si quelques-unes d'entre vous ne s'arrangent pas pour louer, en attendant mieux, un appartement dans un quartier ouvrier, pour y faire porter quelques meubles et pour y coucher, il n'y a rien de fait, je vous en avertis.

Mais si vous réalisez ce tout petit commencement d'une très grande chose (et

quelques billets de 1.000 fr. y suffiraient); si, dès le lendemain, dans deux modestes chambres, derrière une table de bois, un de vos amis, médecin, et un autre de vos amis, avocat, donnent des consultations; si, le même jour, vous allez vous-mêmes chez le boucher, l'épicier et la crémière de la rue, acheter votre dîner: et si, le lendemain soir, un troisième de vos amis fait une petite conférence sur n'importe quoi, ou des lectures instructives et amusantes, vous n'aurez peut-être d'abord personne, ou vous aurez trois ou quatre vagabonds: mais, dès ce jour, l'avenir vous appartiendra.

Il n'y faut qu'une patience et une douceur à toute épreuve, une persévérance infatigable, une espérance infrangible, un complet détachement de vous-mêmes. Bref, il ne vous faut que de l'héroïsme; c'est à vous d'en avoir.

Dans les dossiers qui nous sont ne-

voyés à l'Académie pour les prix de vertu, il y a, presque tous les ans, l'histoire d'une brave fille ou d'une veuve qui, un jour, a recueilli chez elle un enfant abandonné, un infirme, un vieillard, puis deux, puis trois, — sans savoir où elle allait, ni où elle prendrait de quoi nourrir son monde, — et qui, dix ans après, se trouve avoir fondé une œuvre merveilleuse. — Rien ne se fait que par des initiatives individuelles, un peu aveugles et qui n'attendent pas que les autres se décident.

Les maisons sociales se feront si vous voulez ardemment qu'elles se fassent.

*
* *

Un avis important : nul signe religieux ne doit marquer ces maisons. On n'y parlera pas de religion.

Vous savez trop le prix des âmes pour

ne pas respecter leur liberté. Votre foi confessionnelle, si vous en avez une, implique la croyance au libre arbitre, et par conséquent cette idée que nul acte ne vaut s'il n'est libre. La « vieille chanson » est une bonne berceuse, comme dit M. Jaurès, pour la souffrance des déshérités. Mais, s'ils la chantaient pour vous faire plaisir ou pour obtenir de vous quelque faveur supplémentaire, la vieille chanson ne les consolerait point et vous n'auriez fait qu'ajouter à leurs autres maux la honte de l'hypocrisie.

Mais, au reste, si vous n'étiez pas très scrupuleuses sur ce point, vous mettriez en défiance le peuple de Paris, et vous auriez finalement une tout autre clientèle que celle que vous cherchez et qu'il est utile d'atteindre. Et alors, à quoi bon ?

Vous agirez moralement sur vos amis du peuple, non par des prédications, mais par des exemples, simplement en étant

cordiales et bonnes. S'ils doivent découvrir quelque jour à quelle source s'alimente en vous cette bonté, il faut qu'ils ne s'en avisent que lorsqu'ils seront déjà conquis, je veux dire lorsqu'une véritagle estime et une véritable affection les attacheront déjà à vos personnes. Alors, ils ne s'en iront plus.

Enfin, vous serez très unies entre vous. Vous discuterez souvent, vous ne vous brouillerez jamais. Pascal dit : « La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme qu'un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs. Et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit ; et ceux qui le lisent veulent la gloire de l'avoir lu... » L'amour-propre peut se mêler même à ce qui en paraît le plus éloigné, à l'exercice de l'amour des autres. Vous éviterez les rivalités, les jalousies, le dé-

sir de domination. Vous serez des anges, ou à peu près.

Encore une fois, l'œuvre est entre vos mains. Son existence dépend de votre valeur intérieure, de votre vertu, de votre courage. Elle vivra, si vous le voulez. — Si vous ne le voulez pas, si vous n'êtes pas ce que j'espère, certes ma médiocrité morale n'aura aucun reproche à faire à la vôtre : mais j'aurai parfaitement perdu mon temps (ce qui, à vrai dire, n'est pas un très grand malheur), et il n'y aura qu'une conférence de plus faite dans un beau salon, devant un auditoire très distingué.



TABLE DES MATIÈRES

Paris. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.